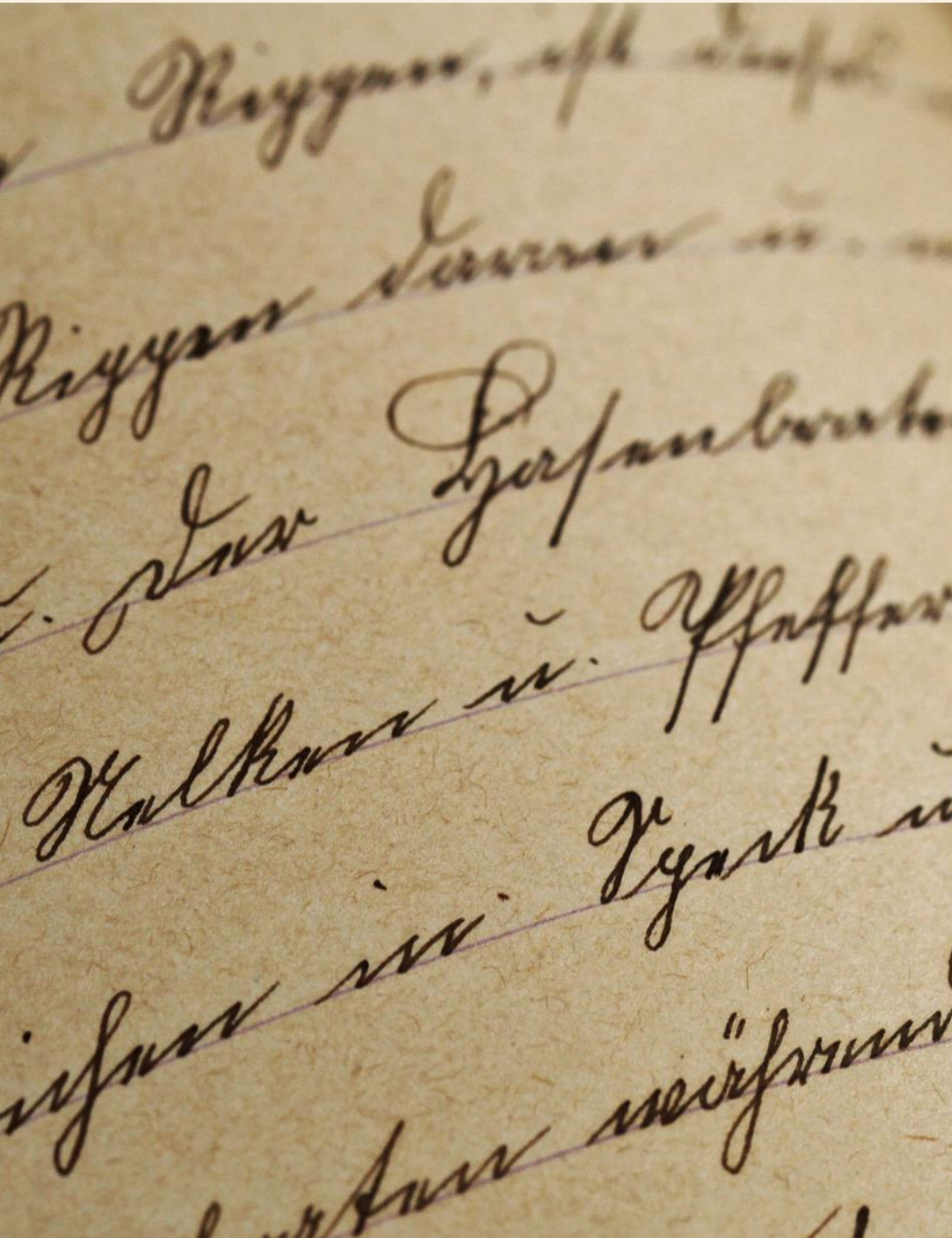


RECUEIL DU CLUB

2023-2024



Membres du club en 2022-2023

Professeur : Geneviève Erard

Fondatrice : Lucie Marcel

Ludyvine Nezan

Raphaël Vannay

Lilli Rose Fasel

Méline Delaloye

Joséphine Udriot

Membres du club en 2023-2024

Professeur : Geneviève Erard

Fondatrice : Lucie Marcel

Raphaël Vannay

Lilli Rose Fasel

Joséphine Udriot

Hassan Ahmed

Myra Gex-Collet

Lison Bueche

Audrey Pedroletti

Sommaire

- ❖ Introduction
- ❖ Jeux d'écriture
- ❖ Cadavres Exquis
- ❖ Thèmes
- ❖ Info Traffic du collège
- ❖ Textes collectifs
- ❖ Textes de Myra Gex-Collet
- ❖ Textes de Raphaël Vannay
- ❖ Textes de Lison Bueche
- ❖ Textes de Lilli Rose Fasel
- ❖ Textes de Hassan Ahmed
- ❖ Textes de Lucie Marcel
- ❖ Le club en photos
- ❖ Le club en citation

Introduction

Le club d'écriture, fondé en septembre 2022, compte aujourd'hui huit membres actifs et talentueux.

Nos discussions s'éloignent bien souvent de l'écriture, mais promis, on bosse, comme le prouve ce recueil ! Bien sûr, il ne se trouve pas ici tout ce que nous avons écrit en deux ans, pour la simple et bonne raison que des personnes (que je ne nommerai pas) ont perdu / brûlé leurs textes pour allumer un feu de joie. Vous trouverez donc ici les extraits conservés à travers les âges ou retrouvés après maintes fouilles. Mais après tout, le monde n'a retrouvé que quelques fragments de certaines des plus grandes œuvres de l'histoire, n'est-ce pas ?

Merci à tous les membres qui font vivre ce club. Merci pour toutes ces discussions, ces rires, ces idées, cette bienveillance et cette entraide.

J'espère que ce club perdurera.

Ce recueil vous mènera dans les sombres recoins de l'imagination des écrivains et vous fera découvrir des styles aussi uniques que magnifiques. Entre jeux d'écriture, textes sérieux, humoristiques ou parodiques, vous ne vous ennuierez pas, promis.

Bienvenue dans le recueil de textes du meilleur club du collège !

Lucie

Jeux d'écriture

Dans l'ordre alphabétique...

À Bali, ça devrait être facile, gâchis hygiénique, il joue, kayak langoureux, marmonnant non. (*Lucie*)

La magie n'obéit pas ; quel rat saurait taire une vérité ? (*Lucie*)

Danielle est fantastique, génial, hantée, irréellement jusqu'au k-way longtemps mouillé naturellement ô Port Québécois. (*Lison*)

Il jetait kaléidoscopiquement les moules noires oblonguement pointues qui répercutent son travail utopique vers Wainö, xylophoniste, yakuza, zinzin avec bêtise, charmeur débile et finalement gagnant héroïque. (*Raphaël*)

Écrire sans une lettre :

Thème : Montagne (sans « a »)

C'est une immense colline. Les rochers jonchent le sol sur nos foulées. Nous devons grimper, encore et encore, pour espérer rejoindre le sommet. Le lieu promis. Le jour se lève. Une lumière bienvenue pour continuer ce chemin pentu et tortueux. Puis nous nous reposerons, essoufflés. Cet effort, ce mont, est notre défi ultime, notre plus profonde peur. (*Lucie*)

Chère Montre, mont qui règne en roi. Tu prends ce que tu ne possèdes point. Tu déchires le réel pour que tu puisses engendrer ce qui ne vit plus. Un piolet te griffe et ce sont tes roches qui nous détruisent. Un chemin scié dans ton enveloppe corporelle, ce sont nos esprits que tu retires du monde. (*Lison*)

Mont féérique, loin des villes, près des cimes, tu touches les cieux, de tes doigts enneigés et pointus, tu griffes le dos moutonneux des nimbus, berces les dieux endormis, protèges tes résidents des tempêtes et libères le vent qui purifie les poumons. Que je joue en tes cirques ouverts sous le soleil ; que je joue près des rus froids et humides ; que je joue le soir sous les étoiles, où je me perds entre les ombres qui tremblent vers le feu. (*Raphaël*)

Continuer avec une phrase donnée...

Ton cœur avait lâché, comme si l'univers te l'avait pris. Il t'avait été arraché. Comme ça. D'un coup sec. Avec une violence inouïe. Il ne saignait pas. Son absence crée juste un vide béant, irremplissable. Le néant était une plus grande torture que la douleur. Tu ne souffrais pas. Tu étais juste là, insensible, vide de tout. Que faire lorsque la vie n'a plus de goût ? Lorsque tout ce qui lui donnait un sens a disparu ? Lorsque ce qui faisait battre ton cœur n'est plus ? Comment avancer, comment se relever lorsqu'aucun battement ne résonne dans la poitrine ? Comment ne pas se laisser sombrer, comment rester à la surface, ouvrir la bouche et respirer ? L'attente. Les secondes qui s'égrènent. Jusqu'au jour où, une décharge te parcourt à nouveau. Et fait battre ton cœur. (*Lucie*)

Elle n'arrivait plus à respirer. Elle hurlait. Lui était plutôt embarrassé. Lentement, il s'approchait. Alors, elle s'affola encore plus. Ses yeux s'exorbitèrent, sa bouche écumait, elle se débattait, mais

elle était retenue. Lui, prudemment mais fortement, lui prit le bras, et y posa un garrot. Elle s'époumonait, ses yeux roulaient, passèrent de l'aiguille au visage du médecin, se posaient de nouveau sur l'aiguille et devenaient parfois blanc. Tout se passa vite ensuite, il trouva la veine, piqua, enleva l'aiguille et tamponna l'ouverture. Amusé, maintenant que le plus dur était fait, il posa un pansement. « Eh bien voilà Mademoiselle Gex-Collet, c'est fini, plus de prise de sang pour le moment. Vous pouvez la lâcher Madame, elle s'est calmée. » (*Myra*)

Les roses sont rouges. Comme mon sang.

Les épis de maïs sont jaunes. Comme mes cheveux.

La neige est blanche. Comme mon corps.

Le ciel est bleu. Comme mes bleus.

Le désert est sec. Comme ses yeux.

La montagne est intransigeante. Comme son poing.

Les roses sont rouges. Comme le sang qui s'écoule maintenant de mon front.

La rosée est grisonnante, humide, remplie de mystère. Comme ce qui m'a toujours rattaché à lui. C'est cette chose grisonnante qui s'insinue en vous, ce lien trop humide qui nous relie et ce grand mystère qu'étaient mes sentiments, qui m'avait toujours permis de rester à ses côtés. (*Lison*)

Un évier fissuré surplombait la salle de bain. Les gouttes de cette liqueur perlaient une... à... une... dans les interminables *ploc* qui fracassaient le silence. Alors *ploc* le diable des détails armé de sa maille *ploc* s'en va-t-en guerre sous le lavabo domini. *ploc* Trempé à la tempe *ploc* il pique son ennemi de la pointe de son amie *ploc*, cette lance *ploc* de bois qui buvait *ploc* le liquide opaque et flasque. *ploc* Rien à y faire, *ploc* la gueule déversait toujours son dégueulis *ploc* et le diable criait pour couvrir les bruits. *ploc* Argh ! Mais ne finira-t-elle pas un jour *ploc* de pleurer ses pâles larmes *ploc* dont la coulée escargote lavait *ploc* son visage pécheur. Tu t'en moques *ploc* de ta plainte de phoque. *ploc* Je suis las de cette humeur *ploc* noire qui déprime et comprime et je rime ; ça m'étrique, *ploc* électrique. Il entend ces potins et *ploc* putain de mer de sel qui se mêle *ploc* à mes sanglots. Voilà *ploc* regarde-le, il pleure *ploc* maintenant et tu en rajoutes avec ton eau *ploc* comment veux-tu qu'il nettoie tout ça ? *ploc* Mais évidemment tu n'en as que *ploc* faire, sans pitié pour ce pompier *ploc* que tu balayes du pied. *ploc* (*Raphaël*)

Il faut que je lui parle !

Cela ne peut plus attendre.

Mes mains tremblent. Mon genou tressaute.

J'essaye de le joindre, mais rien à faire. Je tombe sur son répondeur.

Je tombe de haut. Je tombe à genoux.

Comment a-t-il osé ?

Non, non. Il ne faut pas sauter aux conclusions hâtives. Peut-être que ce n'est qu'un malentendu. Peut-être que Sam n'a pas vu ce qu'elle croit avoir vu.

Après tout, il ne me ferait jamais ça.

Il n'oserait pas.

Il me connaît. Il sait à quel point c'est important pour moi.

Son téléphone sonne, sonne. Je ne supporte plus ce bruit. C'est le bruit de l'attente. Le bruit de l'expectative.

Je déteste cette sonnerie. Je déteste l'incertitude.

Mes paumes sont moites. Je me redresse. Je cours. Je me raccroche à la vie – euh – à l'espoir que Sam ait tort.

Il ne peut pas en être autrement.

Mes pas sont rapides, légers. Je m'envole presque, emportée par cet élan effréné. Dans mon cœur se mêlent peine, trahison et indignation.

Enfin il est là. Devant moi.

J'ouvre la bouche :

– Alors c'est vrai ?

Son visage s'assombrit. Ses yeux brillent de tristesse. Mon corps tremble.

– Dis-le, lui ordonné-je.

Il se tend. Puis, un soupir lui échappe et il avoue – il avoue – et mon cœur se brise.

– Oui. Sam a raison. J'ai mangé une glace sans toi. (*Lucie*)

Le Menu (littéral) du cadavre exquis

Entrée :

- Salade de doigts (ingrédients : oranges sanguines, laitue, doigts frais) avec un jus de liquide céphalo-rachidien

Plat :

- *Toute l'année* : Burger carnivore (Corps exhumé d'un cimetière des alentours entre deux dalles de pain, alité avec des oignons calcinés, cornichons et tomates)
- *Spéciale automne* : La chasse à l'homme (Innocent pourchassé par la communauté par un rite satanique sur son lit de mort, clairsemé de trompettes de la mort, de poires cadavrélisées et un coulis de gelée de sang humain)

Dessert :

- Crème catalane : cadavre de Catalan mixé une centaine de fois, plongé dans une onctueuse crème avant de passer au four crématoire.
- Boules d'œil glacé sorti du frigo, disponibles avec plusieurs farces (fraise, chocolat, citron, vanille...)

Corps du Christ, eau bénite et coupe de sang humain comprise dans le menu

Possibilité d'un doggy-bag pour votre vomi à redigérer chez vous

Prix : 27 CHF

Auteur : *Raphaël*

**** Pris aux tripes (salade) et glacé jusqu'aux os *** - Entrée*

Tripes bio, originaires de l'intestin grêle, reins en petits dés et sang O⁺, os sautés à la poêle

**** Cogito ergo sum *** - Plat*

Cerveau cuit à point, coulis de bile et moelle jaune, accompagné de veines frites (artères et veines), morceaux de nerfs, cuits à la vapeur, saupoudrés de rognures d'ongles

**** Loin des yeux, près du cœur *** - Dessert*

Cœur frit et caramélisé à la graisse brune, yeux farcis à la cire d'oreille et aux alvéoles pulmonaires

Supplément cheveux : 4.-

Prix : 43.-

Autrice : *Myra*

Textes sur une autre personne du club

Sur la place de Troistorrents se rue toute une foule hagarde. On entend des cris s'élever de l'agora chablaisienne comme si le sort se jouait sur place. Tous se bousculaient, les enfants s'encoublaient, les plus vieux s'agrippaient à tout ce qu'ils pouvaient pour voir le phénomène qui émergeait de ce monde. On scandait : « Voilà la folle, voilà la folle » comme pour réveiller les esprits, faire descendre les dieux afin qu'ils assistent au spectacle. Au milieu de cette corrida villageoise s'égosillait celle qu'on appelait la folle, Myra Gex-Collet. Quand elle entendit le bruit de la clameur qui s'amassait, elle pria qu'on se taise ; quand elle se retrouvait noyer dans le silence, elle répétait « je ne vous entend plus mes petits muets » et comme hypnotisé, le peuple criait de plus belle. Le divertissement de la saltimbanque amusait chacun d'entre eux qui avait pris l'habitude de laisser leurs affaires de côté quand se dévoilait Myra sur sa scène de pierre et du terre (l'un d'eux avait même fait brûler sa maison par mégarde). La folle dansait avec deux poules sous les bras et plongeait le peuple dans une symphonie de caquètements et un tourbillon de plumes voltigeantes. Elle saisissait une guitare et chantonnait des airs paillards pendant lesquels les plus pieux tournaient la tête. Elle s'en allait ensuite vers la fontaine pour y puiser de l'eau dans ses mains tremblantes et se l'asperger sur le visage et le corps. Elle relevait sa tête, le visage orné d'un sourire presque niais et sursautait comme rappelée par une force invisible et sautillait hors du village afin de se perdre dans l'errance de ces chemins de montagne qu'elle connaissait si bien. On implorait la folle de ne pas les quitter, certains la suivaient avant d'être semés. Et rapidement, tous retournaient à leurs affaires le sourire aux lèvres et le souvenir de la folle gravé dans la tête. (*Raphaël*)

La 1^{ère} fois que ce fervent et inconditionnel fan de Rabelais a lu l'un de ses textes en public, la foule fut, comment dire, réduite au silence. Et cela pour deux raisons précises : la 1^{ère} étant que ce texte était exquis, soigné, que dis-je ? Divin ! La deuxième étant que les cinq membres du club n'en comprirent pas un mot. Après tout, qui ici parle encore le vieux français ? Dans une époque ponctuée de « wesh », « inshallah » et de « seum », Raphaël nous rappelle l'importance d'un langage châtié et la beauté de la langue française. Dans l'une de ses très célèbres œuvres, La poussière sur un pinceau (Attention : arachnophobes s'abstenir !), l'écrivain nous fait découvrir un florilège de néologismes, tels que : « retura », « quira », « etuffeta ». Qui sait ? Peut-être qu'un jour, Raphaël Vannay aura, tel Rabelais, révolutionné la langue française. Pour l'heure, il se contente d'être le simple commis du club d'écriture. Des rumeurs circulent cependant. Raphaël comploterait pour...pour...pour rien. Il est trop gentil. Mais attention, sous ses airs innocents, il corrompt les professeurs. Comment expliquer ses 6 autrement ? Pour l'instant, Raphaël est triste. Triste car la fin du collège approche. Triste parce que sa relation privilégiée avec ses professeurs touche à sa fin. Mais surtout, triste parce qu'il s'apprête à quitter ce splendide, magnifique, et fantastique club. Allongé en position fœtale sur un banc, il pleure. (*Lucie*)

Textes à double sens sur un personnage qui porte bien son nom :

Cécile (signifie « aveugle »)

Cécile ne connaissait pas la couleur. Le monde était obscur, noir. Littéralement.

Mais elle connaissait la douleur.

Elle connaissait le poids du regard des gens.

Elle ne pouvait pas les voir, mais elle pouvait les sentir.

Sa meilleure amie se tenait à côté d'elle, près de son casier, lorsque Cameron (un imbécile) la bouscula en ricanant.

– Regarde où tu vas ! s'exclama-t-il avant d'éclater de rire.

Cécile sentit son dos heurter le mur et la main de son amie qui la stabilisait. Les rires moqueurs de Cam s'éloignaient déjà.

– Tu vas bien ? s'enquit son amie en l'aidant à se redresser.

– Oui, répondit Cécile en retrouvant son équilibre. Je ne peux pas me le voir celui-là.

Cameron était le genre de gars à être venu aborder Cécile avec ce type ridicule de disquettes : « Ton père est un voleur : il a pris toutes les étoiles du ciel pour les mettre dans tes yeux. »

Apparemment, lesdites étoiles avaient brûlé sa rétine au passage.

– Un jour, ajouta Cécile, je lui rendrai la monnaie de sa pièce.

Comme le lui disait sa grand-mère édentée : « œil pour œil, dent pour dent. »

– *That's my girl!* approuva sa meilleure amie. T'as pas froid aux yeux !

En se dirigeant vers leur classe, celle-ci enchaîna :

– Il faut que je te raconte un truc ! Tu vois Mike ?

Non, faillit rétorquer Cécile, puisque je suis aveugle.

Mais elle avait compris depuis longtemps que contrairement aux autres, son regard à elle n'avait pas de poids. Et que si les regards pouvaient tuer, Cécile ne craindrait jamais d'aller en prison.

– Cécile ! s'exclama une voix au loin.

La jeune fille la reconnut. C'était celle de Théo. Un garçon gentil, mais très collant. Il voulait toujours l'aider pour quelque chose : porter son sac, son plateau à la cantine, ou faire ses devoirs. Il la complimentait aussi sans cesse, chose que Cécile trouvait très étrange.

– Tu veux aller au cinéma avec moi cet après-midi ? demanda Théo.

Piquée au vif par le fait que tout le monde semble oublier sa cécité, Cécile l'envoya bouler. Deux secondes plus tard, son amie lui dit :

– Tu es vraiment aveugle, toi. Dans tous les sens du terme. (*Lucie*)

Orchidoclaste (signifie « casse-couille »)

Orchidoclaste était le plus bel homme de la cour. Il était grand, habillé de noir. Il était coiffé comme les plus somptueux nobles du royaume et sa barbe était grande, très grande. Il était fier, le torse gonflé, les muscles saillants, défilant devant ses admiratrices comme le taureau à la corrida, il avait la tête haute et le pas leste. Toutes les dames lui couraient après en gloussant, persuadées qu'elles ne pouvaient être en sécurité qu'à ses côtés. Et cela ne pouvait pas déplaire à Orchidoclaste. Il les aimait, ses partenaires, toutes, tous les soirs, l'une après l'autre. Les femmes l'adoraient, peut-être parce qu'elles n'avaient pas beaucoup d'autres prétendants. Cependant, pour ce qui était des membres du voisinage, Orchidoclaste était devenu leur pire cauchemar. En effet, Orchidoclaste était un chanteur hors pair, un aède que l'on reconnaissait dans tout le périmètre, mais un aède qui chantait sans relâche. Jour, et nuit. Jusqu'à s'en casser la voix. Oui, il était CASSE-COUILLES. Alors quel soulagement c'était de pouvoir dormir sans avoir à supporter les chants mélancoliques du jeune noble, ces jours où il était enrôlé. Ces matins tranquilles, on le voyait parader encore plus fier et le torse encore plus bombé, mais dans son regard résidait une pointe d'agacement. Quelques voisins, qui ces jours-là prenaient plaisir à imiter ses chants pour le titiller, se voyaient recevoir un chapelet de cantique faussement entonné et enrôlé qui duraient jusqu'au soir. Mais malgré tout, Orchidoclaste suscitait l'admiration de tous, lorsqu'il sortait de ses appartements au petit matin, il se plaçait sur une roche saillante, et hurlait à sa cour et à ses voisins : « COCORICOOOOOOOOOOOOOOO ». Alors la basse-cour se réveillait, et les poules picoraient autour de lui, ne craignant ni le renard, ni le faucon. (*Myra*)

Klervia (signifie « bijoux »)

Tout commence dans la cour d'école. Klervia, elle est petite et curieuse. Elle aime bien se promener dans les couloirs, ouvrir toutes les portes et aller fouiller pour voir si elle peut trouver des trésors cachés. Un jour, elle ouvre une porte, et se retrouve dans une salle un peu bizarre. Devant elle, à gauche, il y a des cabines de toilettes, mais ce ne sont pas des toilettes comme chez les filles. À droite, il y a des objets blancs avec une forme très bizarre accrochés au mur. Klervia ne comprend pas, ça ne ressemble vraiment pas aux toilettes des filles.

En face d'elle, il y a un petit garçon debout presque collé à ces objets. Il a les pantalons en bas, il est en train de faire pipi. Mais comme c'est un enfant, il ne connaît pas la pudeur. Klervia voit tout, et se pose des questions.

– Qu'est-ce que tu as entre les jambes ?

– Je sais pas, mon papa dit que c'est des bijoux de famille.

– Ah ouais ?? Elle doit être riche ta famille, si tu portes des bijoux ! Ma maman m'a dit que ses bijoux à elle sont chers, il ne faut pas les casser !

– C'est des bijoux que pour les garçons !

Mais Klervia est confuse. Elle ne comprend pas pourquoi sa maman porte des bijoux à son cou ou à ses poignets, mais que les garçons eux ils les portent entre les jambes.

Klervia rentre chez elle. Toujours intriguée, elle demande à sa maman :

– Maman ? Pourquoi les garçons portent les bijoux entre leurs jambes ??

Sa mère n'en revient pas.

– Comment tu sais ça ?? oh et puis bref, ce n'est pas de ton âge. Va te coucher !!

Depuis, Klervia a grandi. Aujourd'hui, elle a un rendez-vous avec un garçon.

Ils sont au restaurant, ils discutent, ils rigolent. Puis Klervia se souvient de cette fameuse question dont elle n'a jamais eu la réponse. Comme c'est un garçon en face, il pourra lui répondre.

– Dis-moi, pourquoi les garçons portent les bijoux entre leurs jambes ??

– Hein ? Mais qu'est-ce que tu racontes ??

– Un jour, un garçon m'a dit que vous aviez tous des bijoux de famille.

– Ahhhh je vois... t'es naïve toi... peut-être que si tu viens chez moi je pourrais te les montrer ? répond-t-il un sourire narquois au coin de la bouche.

– Non merci, je veux juste savoir ce que c'est.

– Bon... je suis bien déçu... t'es pas une fille facile, peut-être j'aurai ma chance au prochain rendez-vous. En gros, si tu veux, c'est nos couilles, ce qui nous sert à pisser et... à tremper le biscuit avec les nanas...

– Tremper le biscuit ? Donc on peut faire des cookies avec ?

– Mais non ! C'est pour... fourrer la dinde.

– Mais on n'est pas à Noël ? Ou alors tu veux encore commander une dinde après tout ce qu'on a mangé ?

– Mais t'es débile ou quoi ? bref, je dois y aller, j'ai un train à prendre.

– Mais t'es en voiture ?

– BREF.

Il part. Une semaine plus tard, ils prévoient un autre rendez-vous. Klervia attend depuis 10 minutes maintenant, mais il n'est toujours pas là. Elle lui envoie donc un message.

– Désolé, t'es bizarre, j'ai donc décidé de te poser un lapin, tchao.

– Me poser un lapin ? On est à Pâques maintenant ?

– Tu me casses les couilles ! Stop maintenant.

– Aïe, ça doit faire mal, courage à toi... mais je t'assure que ce n'est pas ma faute, je ne les ai pas touchées.

– ... je te bloque.

– Le passage ? mais je dois rentrer chez moi ?

– ...

Plus de réponse.

Un jour, alors que Klervia fait les courses avec son père, elle décide de le lui demander à lui directement, car elle sait qu'il l'aime et qu'il ne lui bloquera jamais le passage.

– Papa, j'ai besoin de savoir, pourquoi les garçons portent des bijoux aux couilles ?

– C'est quoi cette question ma fille ??

– Les bijoux de famille.

– Ahhh. C'est une expression ma petite Klervia ! Ça désigne les parties génitales d'un homme.

– Ah bon...

– Oui ! En fait, tu veux dire quelque chose, mais tu utilises d'autres mots pour le dire. Comme un froid de canard.

– Y'a pas d'étang ici.

– Mais c'est une expression, ça veut juste dire qu'il fait très froid.

– Ah bon...

– Tiens, va me chercher des pommes.

Klervia se dirige vers les pommes, mais tout à coup elle est prise de vertiges immenses. Depuis adolescente, elle a une tension très basse et un manque de fer. Elle n'arrive pas à résister, et, n'ayant rien pour se retenir, elle tombe dans les pommes. Littéralement.

Son père arrive, rassure les gens autour en disant que tout va bien, la relève et attend gentiment qu'elle se réveille.

– Je crois que tu prends les expressions un peu trop au sérieux ma fille... (*Andrey*)

Lucie (signifie « lumière »)

Elle était petite, frêle et toute maigre, on l'appelait Lucie, ou pour les intimes, Lucie l'essuie-glace. Ce surnom original lui vient d'une ancienne rumeur émise par sa grand-mère. Car elle racontait que, petite, un ami de Lucie lui avait soufflé dessus et que suite à cela elle commença à se balancer de droite à gauche comme un essuie-glace. Cependant, ce surnom ne lui plaisait pas, elle préférait qu'on l'appelle Lucie la lumière, car c'était l'origine de son prénom. Mais malheureusement pour elle, tout son entourage ne la considérait pas comme une lumière...

Un jour, alors qu'elle passait du temps avec son amie Lilli, celle-ci la traita une nouvelle fois d'essuie-glace, Lucie, dépitée, sortit en pleurant du café, en maugréant et en marmonnant dans sa barbe : « Je leur montrerai que je suis une lumière, ils verront, ils regretteront, quand je serai célèbre ces

chiens ramperont. » Elle avançait dans la rue en fulminant quand elle croisa son ami Raph. En la voyant rouge de colère, Raph voulut la faire rire avec une blague : « Pourquoi les plongeurs plongent-ils toujours en arrière et jamais en avant ? Parce que sinon ils tombent dans le bateau ! » Raph, fier de sa blague, riait et riait. Lucie, elle, n'avait pas compris et s'exclama : « Mais c'est une blague à couper le souffle ! » Elle réfléchit, réfléchit, mais elle ne comprenait toujours pas la blague... Raph en la voyant réfléchir si longtemps lui dit « Décidément tu es loin d'être une lumière... » Lucie, morte de honte, se rua chez elle, saisit une corde et se pendit aux bras du lustre qui siégeait fièrement dans son salon.

Lucie n'était pas une lumière mais elle mourut sur une lumière. (Joséphine)

Exercice de style oulipien (en style historien)

Nous sommes le 25 juin 1947 à Paris. Alors que le peuple français se relève de la débâcle de la Seconde Guerre, la foule libérée des Nazis se pressent dans les autobus. Parmi ces inconnus se trouvent un jeune homme dont le futur marquera l'Histoire. Mais ce n'est pas encore sous son nom de *Narrateur des Français* qu'il agit. Il tente une percée à l'intérieur du transport et y pénètre sans perte humaine. Là il passe devant le portrait du dauphin de la couronne de France : l'inceste des familles royales lui avait légué un cou anormalement long et il portait son costume colonial, préférant la tresse au ruban sur son chapeau de conquérant. Notre homme aborda alors un de ses compatriotes qui lui dévoila ses idées radicales pour reconstruire une France forte. En effet à l'époque beaucoup de déçus projettent de placer un homme téméraire à la place de de Gaulle afin de recréer l'empire de Napoléon. Mais son esprit simple fut lassé de ces tirades et s'en alla envahir une place vide par y établir son *Lebensraum*. Cependant il recroisa l'extrémiste qui discutait avec un de ses amis de « remonter le bouton supérieur de son pardessus », métaphore cryptée de l'organisation de leur attentat qu'ils réaliseraient au *nord* de la ville. C'est pour beaucoup d'experts le moment où le *narrateur* naquit en son esprit et où s'opéra son basculement idéologique qui ferait de lui un tyran.

Auteur : Raphaël

(Sur le texte de Queneau avec le style d'un historien : *Le narrateur rencontre, dans un bus, un jeune homme au long cou, coiffé d'un chapeau orné d'une tresse au lieu d'un ruban. Le jeune homme change quelques mots assez vifs avec un autre voyageur, puis va s'asseoir à une place devenue libre. Un peu plus tard, le narrateur rencontre le même jeune homme en grande conversation avec un ami qui lui conseille de faire remonter le bouton supérieur de son pardessus.*)

Cadavres Exquis

Charge

Mon téléphone charge. Cet oiseau me donnait une impression de déjà-vu. Je me retrouvais fracassé à terre, le casque détaché, je l'avais pas vu venir celle-là. Alors Zeus fut pris d'une grande colère, il usa de son pouvoir céleste, le foudre, et frappa l'univers de cet acte. Tous étaient morts. Soudain, le camion chargé de bisounours sortit de la forêt, couvert de sang. Il venait de shooter une famille d'écureuils et les bisounours qui crevaient de faim étaient en train de les manger. Et la cheffe martelait du poing sur la table en hurlant : « C'est moi qui donne les ordres, c'est moi qui décide. »
(1)

La charge était un animal qui mangeait de l'électricité. Celui-ci se téléporta sur la lune, mais arriva sur Mars. Tout d'un coup, il reçut un caillou. Le poison coulait dans ses veines, déjà il agonisait et désormais il ne souhaitait qu'une chose : sa mort. La vie, c'est de la merde. Il avait tout juste fini de réorganiser son sable. Le tableau noir était rempli de craie, ce qui déplut fortement à Monsieur Jean.
(2)

Auteur(e)s : Jo, Lilli, Raphaël, Lucie, Lison, Hassan

La Cerise rouge

Vous souvenez-vous du fruit défendu ? Les théologiens nous disent que c'est une pomme du vice mais ils se trompent tous. Et si je vous disais que c'était une cerise rouge sang, ou du moins une paire de cerises, qui changea la place de l'Homme de paradis à Terre. Croirez-vous cette histoire ? Non, probablement pas. Les plus croyants d'entre vous n'imaginent qu'une pomme, quant au reste... Pourtant, ce fruit écarlate, à la chair si sucrée, signa bel et bien la fin de notre séjour au jardin d'Éden. Je suis bien placé pour le savoir, j'étais là. Je sais que vous racontez moult mythes au sujet de cette histoire, mélangeant serpent et sentence divine, mais je pense que ce sont les années qui ont altéré mon histoire. Revenons dans le temps, voulez-vous ?

Nous sommes dans un jardin, rempli par la faune et la flore la plus variée que vous puissiez imaginer. Et là, non pas sur un arbre mais bel et bien sur un piédestal, se tient cette cerise, de la même couleur que mon sang. La tentation de m'en emparer était grande, pourtant je n'y cédaï pas. Du moins pas tout de suite... Durant la journée j'occupais mon esprit de manière à ce que cette maudite cerise n'y ait pas sa place mais c'était durant la nuit que ma torture avait lieu. Pendant des heures alors que j'essayais de trouver le sommeil je la voyais malgré moi, miroiter au clair de lune, me narguant de sa couleur. Alors je fermais les yeux et pensais à autre chose... mais tout, couleur rouge, forme ronde, tout me ramenait à la réalité. Il y avait bien en face de moi dans la nuit une cerise rouge. Le doute commença à prendre place, et si je la mangeais ? Arrêteraï-je d'y penser continuellement ? Lentement la tentation commença... Non je ne pouvais pas. Je luttais désespérément à la déguster. Mais quand une voix angélique m'appela je ne pus me retenir. La voix provenait de cette malédiction. Envoûté, je me levai et me dirigeai vers cette cerise. Chaque pas était un soulagement et quand j'arrivai devant elle, je ne pus m'empêcher...

« Que fais-tu mon enfant ? » dit Dieu de sa voix tonitruante. Mais je ne pouvais plus résister. Ce n'était qu'une petite, minuscule cerisette après tout. Alors je l'avalai en lançant un regard de défi à mon Père éternel et il punit mon acte en jetant les hommes hors de sa demeure céleste.

Si vous souhaitez une morale à cette histoire, vous devrez vous contenter d'un « ne lancez jamais un regard de défi à votre père car votre derrière sentira son coup de pied sévère » ou une autre phrase du genre...

Auteur(e)s : *Raphaël, Lucie, Ludyvine, Méline, Jo, Lilli*

C'était la veille de l'enterrement, Alice rangeait tranquillement les bijoux de sa grand-mère, tandis que sa maman pliait les habits. Elle était fascinée par la finesse des détails, la couleur des pierres semi-précieuses conservées, malgré leur âge fleurissant, la fusion entre les matériaux, la précision des gravures et la brillance de l'or légèrement rayé. Alice les analysait un par un et admirait leur beauté.

Jamais elle ne vit un pareil rubis digne du plus grand des orfèvres. Ces pierreries avaient l'apparence de cerises et le travail de maître fut si accompli que l'on avait envie d'y mordre à pleine dent.

Alice observait les bijoux avec fascination. Le rubis avait toujours été sa pierre précieuse préférée, goût exquis qu'elle partageait avec sa grand-mère. Et ces boucles d'oreilles, aussi belles que des cerises mûres.

Elle n'avait qu'une envie, les essayer. Pourtant, aussi belles soient-elles, Alice ne pouvait s'empêcher de les trouver étranges. Avait-elle déjà vu sa grand-mère les porter ? Il lui semblait bien que non. Pourquoi se priver de porter de si jolis bijoux. Malgré ses doutes, plus elle les observait, plus l'envie de les essayer se faisait pressante. La jeune fille se redressa, prenant la direction du miroir en pied dans le salon.

Une fois fasse à son reflet elle mit enfin les boucles d'oreilles. Elle les trouvait encore plus belles accrochées à ses oreilles. Tout à coup, elle se sentit tomber. Tomber dans un vide infini sans rien pour se rattraper. Au bout de ce qui lui sembla être une éternité, elle toucha enfin le sol. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'atterrissage ne fut pas brutal.

Au contraire, il lui sembla atterrir sur une surface douce et lisse. Perplexe elle reprit ses esprits et regardait autours d'elle, cependant elle ne reconnut pas l'endroit où elle venait d'atterrir. Aux alentours brillaient des pierres d'un rouge aussi écarlate que ses boucles d'oreilles. Brillants de mille feux, elles l'attiraient lentement. Alice voulut s'en approcher, mais à chaque pas, les pierres semblables à des étoiles reculaient instinctivement.

Elle persista, mais elle ne put les toucher. Dans un des bijoux, elle vit le reflet de sa grand-mère. Des larmes lui montèrent, mais quand elle voulut tenter une dernière approche, elle se réveilla brusquement dans une chambre blanche. Sa mère était présente, elle sanglotait. Elle ne portait plus les bijoux et quand elle demanda à sa maman, sa réponse fut aussi courte que mystérieuse : « Mais quelle cerise ? »

Auteur(e)s : *Raphaël, Lucie, Ludyvine, Méline, Jo, Lilli*

Le Masque (sans « k »)

Il y avait dans cette vitrine un objet luisant doré et large qui attirait tous les visiteurs : le fameux masque mortuaire de l'Inconnu. Personne ne savait à qui il appartenait (si « appartenir » peut vraiment s'employer ici) mais de nombreuses rumeurs existaient et circulaient depuis plusieurs décennies. Un homme, décidé à découvrir la vérité, avait commencé sa propre enquête. Cela faisait déjà des mois qu'il cherchait, mais pourtant il n'avait toujours rien. C'était comme si on voulait l'empêcher de découvrir à qui avait appartenu ce mystérieux masque. Il continua en vain ses recherches, encore et encore. Il scruta chaque recoin, tiroirs et étagères, mais son espoir s'envola quand il eut fini. Effectivement, il n'y avait plus rien. Alors il analysa le masque. Il était fait de velours. Un fin voile de soie le recouvrait partiellement. Il était simple et complexe à la fois, simple et beau malgré tout. Mais le seul souci qui le tracassait n'était autre que : Quel mystère ce masque pourrait-il cacher ? Il s'approcha de la vitre qui le gardait, son souffle formant de la buée sur le verre. Les yeux peints semblaient suivre tous ses mouvements, comme animés malgré le fait que ce soit un objet. Sa conscience lui disait de partir, mais trop tard. Il saisit le loquet et l'ouvrit, délivrant le précieux objet de son casque. Posé sur du velours, scintillant de beauté, le masque en or n'attendait que lui. Légué de père en fils depuis dix générations, ce masque était le symbole du combat de l'Homme contre la maladie.

Son ancêtre l'avait porté pour vaincre le covid il y a des centaines d'années.

Désormais, ce sera lui qui le portera fièrement.

Auteur(e)s : *Raphaël, Méline, Lilli, Ludyvine, Lucie*

Isabella se réveilla à 6h15, comme chaque matin. Elle prit son petit-déjeuner, une tartine à la confiture, une au miel, un café et la journée était lancée. Mais quand elle se vit dans la glace, d'énormes poches noires soulignaient ses yeux, de gros bleus lui recouvraient les bras et de petites coupures se dessinaient sur ses jambes. Sa propre apparence l'effrayait. Elle prit son fond-de-teint, son anticerne et sa trousse de maquillage au complet, puis entama sa routine matinale.

Une belle matinée s'annonçait aujourd'hui et pourtant... ce n'était que le début, car en voulant entrer dans le magasin de son choix, elle tomba face au panneau. Le panneau, celui qu'on voyait tous les jours « masque obligatoire ». Bien évidemment, elle eut beau fouiller son sac, sa trousse de maquillage... rien ne s'y trouvait. Les heures s'enchaînaient, les minutes s'éternisaient et les secondes ne faisaient que passer infatigables et mécaniques.

Devenait-il fou ? A attendre, encore et encore, n'allait-il pas finir par perdre sa propre conscience ? Le masque semblait se coller à sa peau, ne faisant peu à peu plus qu'un avec son visage. Mais il restait immobile, assis. A attendre que le temps tende la main, avec un tant soit peu de tendresse pour le libérer de la tendance tentante d'enlever son masque.

Il le démangeait. Son haleine puait l'ail. Son masque était mouillé, résultat de ses incessants étternement. Ah, cette satanée maladie ! Il en avait plus que marre. Marre de respirer son haleine fétide (se brosser les dents n'ayant jamais été son péché mignon), marre d'inspirer les microfibrés de son masque et de bousiller ses poumons, marre de tout.

Marre de tout, non marre de son comportement et ses habitudes de gamin pourri gâté. Combien de fois allais-je devoir me comporter comme un de ses parents ? Cette atmosphère devenait invivable et c'était entièrement sa faute. Non mais oh !

Ce n'est pas une vie ça ! Il faut que ça change, que je fasse changer les choses. Alors, je pris mon courage à deux mains et décidai d'appeler ses parents. Le téléphone sonnait et moi j'étais pétrifié. Après plusieurs longues sonneries, le répondeur se déclencha. Je soupirai avant de raccrocher. Ça sera pour une autre fois.

Auteur(e)s : *Raphaël, Méline, Lilli, Ludyvine, Lucie*

Thèmes

Espoir

Espoir. Un mot qui sonne presque comme une question : est-ce *poire* ? C'est bien vrai qu'on aimerait bien d'un avenir délicieux, au gout fruité, qui fonde dans la bouche comme un torrent mielleux et réconfortant... Que du positif au final ! D'où cette question qui revient telle un refrain : est-ce *poire* ? On voudrait tous croquer dans cet avenir meilleur, plus joyeux, plus drôle, avec plus d'amour et d'amitié. Et pourtant... ça semble mal parti pour nos amis *utopistes* : allumez la télé et vous entendrez toutes les « joyeusetés » de notre quotidien ; guerre ici, guerre là ; incendies infernaux et inondations diluviennes ; climat au point de non-retour et sociétés qui s'effritent.

On serait alors tenté de répondre par la négative à notre question. Pas d'espoir au dessert, non merci ; c'est pour les rêveurs et les poètes, les gens qui ne sont pas assez réalistes. Alors, dans ce monde déjà terrassé par les ténèbres des malheurs, ils soufflent sur le cierge de l'espoir, l'éteignent au lieu de l'entretenir et le nourrir. Quelle erreur ! Ils ôtent le peu de lumière qui demeure dans notre monde et anéantissent nos seules chances d'avoir un futur magnifique. Nous nous devons d'allumer le plus de bougies possibles, de faire rayonner leur incandescence. À cette période de l'année, c'est pas ça qui manque ! Crier l'espoir, chanter l'espoir, ce que vous voulez mais ne le laissez pas mourir, soyons le briquet pour la mèche de l'espoir. C'est pas une simple poire qu'on aura à déguster mais toute une barquette et sa ribambelle de fruits juteux.

Espoir ? Oui, oui, et encore oui !

Auteur : *Raphaël*

Crêpe

La galette

Elle resplendissait. Entourée d'un halo de lumière, elle brillait, telle l'étoile qui guide nos pas dans la nuit.

– Mais purée Rémi, t'es débile !! T'as collé la crêpe sur l'ampoule du plafond !

Le jeune homme se retourne vers sa sœur. Il soupire. C'est fou comme elle peut devenir hystérique pour une pauvre et malheureuse crêpe.

– La recette disait de la faire sauter, se défend-t-il en haussant les épaules.

– Mais pas de l'envoyer sur une autre stratosphère ! s'écrit sa sœur.

Rémi contemple un instant la Sainte Crêpe. Puis il se tourne vers sa sœur et déclare :

– Regarde comme elle est heureuse là-haut, au septième ciel !

– T'es c*n Rémi ! C'est une crêpe, elle n'a pas d'émotion !

- Qu'est-ce que t'en sais ?
- Je le sais, c'est tout.
- Arrête, tu lui fais de la peine ! s'exclame Rémi en désignant la galette.
- Mais t'es pas net Rémi ?! rétorque la fille. C'est une crêpe !
- Et elle a le droit d'être respectée !
- T'es vraiment bizarre ! Qui va nettoyer ce bazar ?

À cet instant, leur mère débarque.

- Vous allez arrêter quand de vous crêpez le chignon, les enfants ?!

Soudain, la sainte galette auréolée de lumière frémit. Et puis, c'est la chute. Elle s'écrase sur le front de Rémi et lui cache le visage.

- Eh ben voilà, ricane sa sœur. Tu vas enfin pouvoir la fermer. *(Lucie)*

Feuille

Candide marchait sur le trottoir d'un pas nonchalant. Ses pieds s'élançaient jusqu'à la hauteur de ses genoux et *planait* jusqu'au sol comme s'il marchait sur la Lune. De peur de ne jamais recoller les pieds à terre, il fixait ses chaussures et donnait des élans de tout son frêle corps afin de ramener ses jambes au sol.

Mais comme il avait détaché les yeux du trottoir, il ne vit pas l'angle de la rue et s'engagea sur l'asphalte. Trop concentré pour entendre les klaxons criards des automobiles pressées, il comptait les lignes du passage pour piétons. Piétinant le zèbre projeté sur le sol, il soufflait . « Blanc-Noir-Blanc-Noir-Blanc-... »

Sa vision devint noire. Il sentit ses muscles se plier dans des positions que le plus expert de physios ne saurait reproduire. Il ne savait pas si ça lui faisait mal ou pas puisqu'il ne sentait plus rien. Enroulé sous la roue d'un rouleau-compresseur, sa trachée fut dégagée, expectorée et il n'était plus du tout enroulé. Lâché de la rotation comme le rot d'un ivrogne, il voltigea dans les airs, plat comme une crêpe. Se mêlant au ballet des feuilles qui tournoyaient au gré du vent, il vivait un sentiment paradoxal de liberté alors même qu'il était prisonnier du souffle éolien. Touchant à nouveau le béton urbain, il glissa pour s'enfiler dans une grille d'égout, se perdant dans les méandres de la canalisation à l'odeur du rat. En voyant son corps d'une épaisseur infinitésimale, les rongeurs le prirent pour un journal et déchiquetèrent Candide, l'éparpillant sur l'humidité. *(Raphaël)*

Histoire d'horreur

On mélangeait tout. Toutes les histoires, tous les moments passés ensemble. Ensuite on ajoutait un silence. On voulait que notre histoire retourne l'esprit, que l'on ait peur comme si il y avait vraiment un cadavre dans la pièce.

Parfois, c'était même le goût du sang qui se mélangeait à notre salive. C'était sucré. Mon frère pleurait tout le temps, il disait qu'il en voulait plus. C'était un grand accro des histoires d'horreurs. Mais nous on devait souvent arrêter car on en avait souvent trop dit. Nos corps n'étaient plus capables d'avalier cette peur si vite cuisinée.

Papa et Maman venaient nous interrompre chaque fois au bon moment. Nous n'avions que fait rigoler et s'ils nous avaient laissés, on aurait sûrement crié de peur.

Chaque fois qu'ils allumaient la lumière pour nous sortir de notre petite cuisine à histoire je me disais toujours que les histoires d'horreurs, c'est comme les crêpes : c'est bon seulement si on n'en mange pas trop. (*Lison*)

Nihilisme, petit chat, quel est le sens de la vie ?

Un chaton malheureux

Ces coussinets le faisaient souffrir. Atrociement souffrir. Il trotta depuis des heures, cherchant en vain la chaleur protectrice de sa mère. Avec effroi, il se rappelle les mises en garde qu'elle lui avait données alors qu'il était blotti contre son ventre tendre et tiède. « Ne traverse jamais ce chemin d'asphalte. Des monstres l'empruntent régulièrement. Ils sortent de nulle part, à une vitesse affolante, et avant que tu ne puisses t'enfuir, ils t'écrasent sous leurs pieds en caoutchouc puant. » Tandis que ces pattes foulaient les graviers, il se demandait si sa mère s'était faite annihilée par l'un de ses monstres. Son petit cœur de chaton se serra à cette idée affreuse. Il sentit des larmes lui monter aux yeux. Il courut plus vite, jusqu'à leur lieu de rendez-vous. Ses pattes battaient le sol à toute vitesse tandis qu'il s'élançait jusqu'à leur refuge. « Maman, maman, maman » songea-t-il d'un cœur rempli d'angoisse et de tristesse. Hors d'haleine, il aperçut enfin le cocon dans lequel il avait été élevé. Il marcha lentement jusqu'au carton qui les avait abrités. Jamais il n'aurait dû s'éloigner de leur maison. Sa mère n'était nulle part en vue. « Maman », miaula-t-il dans ton désespéré. (*Lucie*)

Le chat dépressif...?

Qui suis-je ? Une phrase à deux sens mais à laquelle je n'ai aucune réponse. Dans quel sens aller sans sens ? Petit, rapetissé par le temps, aplati, j'avance en catimini. Chat fils de chiens, je cherche un chemin sous les réverbères épars. Étoile qui s'étiolle dans le firmament, j'appelle maman comme avant quand j'étais enfant. Maintenant, tenu entre les mains du destin, je dérive de la rive sans y arriver. C'est trivial ; tous se valent et dans le multiple je n'atteins pas ma cible. Débile, je marque mon malheur indélébile en mon esprit atrabilaire qui comme une bille est chamboulée parmi les boules qui déboulent. Aléas qui m'empêchent d'aller de l'avant, je marche arrière vers hier. Carrefour carré dans lequel on s'engouffre, je jette un regard sur le gouffre abyssal, sale de néant et de hantise. Alors électrisé, je sursaute, ce n'est pas ma faute, et je tombe de la côte. L'air irrespirable remplit mes narines alors je m'éteins. À temps. Teinté de mes péchés que je n'ai pas commis, ou, que je ne voulais pas commettre, ma peau se comprime et se colle à mes os. Comme une vedette de zoo, je suis le spectacle en cet horrible jour et tous les dieux me regardent chuter, chahuté par leurs regards satisfaits. Enfin je touche le fond et je fonds en larmes et l'alarme sonne ; la lame me frôle. Fin du rôle. Rideau. (*Raphaël*)

Info Traffic du Collège :

Poiroter devant la salle des profs

Si vous souhaitez discuter avec un professeur du Collège de la Royale Abbaye de Saint-Maurice, rien de plus simple ! Vous n'avez qu'à suivre la délicieuse odeur du café. Celle-ci vous mènera jusqu'à leur antre : la salle des profs. Machine à café, canapé, ceux-ci sont équipés pour tenir un siège. Raison pour laquelle ces créatures à part sortent difficilement de leur tanière. Pour leur parler, il faudra être patient. Très patient. Guettez les environs. Attendez l'occasion propice pour arrêter l'un de leurs congénères en route pour le terrier. Dites-lui ensuite quel *professor* spécifique vous cherchez. Grâce à sa coopération, il amènera son camarade jusqu'à vous, l'arrachant ainsi aux douces effluves du café et à la chaleur de son repaire. (*Lucie*)

Bande d'arrêt d'urgence

Article 1 : À tous les élèves stationnés en double file devant les salles d'étude...allez-vous faire *bip*. Le couloir étant étroit, l'autorité supérieure du collège, alias le recteur, vous prierait de créer un couloir libre en vous collant au mur afin de laisser passer les élèves en déplacement. En cas de danger, mettez-vous sur la bande d'arrêt d'urgence et essayez de ne pas décéder par la malencontreuse ouverture d'une porte.

Article 2 : À tous ceux qui marchent à moins de 2 km/h dans les couloirs, nous vous rappelons que la limite minimale de vitesse est de 5 km/h afin de fluidifier la circulation. Ayez une foulée dynamique ! (*Lucie*)

Aquaplanning

Flash info : On m'indique à l'oreillette qu'en raison des violentes intempéries de ces derniers jours qui ont ravagé tout le Bas-Valais, le Rhône menace de déborder pour la quatrième fois de son histoire. Dans le même temps, notre reporter au collège de St-Maurice nous avertit de la présence d'énormes fuites dans le toit des ailes C et B et l'entièreté de l'internat. Des trombes d'eau se déversent actuellement dans les couloirs et les professeurs ont procédé à l'évacuation des élèves. Dans le stress et la précipitation s'est formée une réelle débandade estudiantine : les OC sports ont tapé leur meilleur sprint, éclaboussant au passage notre sainteté M. le Recteur qui flottait dans les couloirs en retroussant sa soutane. Nous ne prendrons pas trop de risque en annonçant leur passage futur par la case « colle ». Revenons à nos moutons, qui, en voyant leurs collègues déguerpirent sans réfléchir, se mirent à les suivre, non sans peine. Chaussés de godasses inadaptées à la *course sur flaque*, nombreux furent ceux qui glissèrent dans les virages et s'envoyèrent dans le décor, taclant dans la foulée M. le Recteur qui s'époussetait la soutane après s'être retrouvé trempé du crâne aux orteils. Le concierge s'empressa d'installer un écriteau *aquaplanning* dans les couloirs afin d'éviter de nouveaux accidents (personne ne sait d'où sortait cet écriteau). Fait insolite, un groupe de potes scientifiques déploya un canoë gonflable et fit du canyoning dans les escaliers du collège. (*Raphaël*)

Les portes de l'internat :

Cela fait maintenant 1500 ans que les plus prestigieux ingénieurs de toute l'Europe se sont penchés sur la redoutable énigme mécanique qui git dans le mécanisme des portes de l'internat. Notre reporter Jean Nérienafer nous raconte les enjeux *scientifiques* qui se cache derrière ce paradoxe digne des ponts de Königsberg ! En 515, Sigismond fonda l'Abbaye de St-Maurice dans l'optique de traumatiser des générations d'élèves à venir. Cependant, Dieu sut le dessein perfide qui avait germé dans l'esprit naïf de Sigismond. Pour sauver les élèves à venir, Dieu fit preuve de bonté, miséricorde, bonté et tout le tsoin-tsoin et bloqua une des deux portes de l'internat. Ainsi, les élèves seraient retardés en cours et auraient le temps de se reposer l'espace d'une minute en attendant que se libère l'espace encombré. Sigismond fut révolté et employa une cohorte de chanoines aux muscles saints et glorieux et ils foncèrent dans la porte mais elle ne fit qu'un grincement qui sonnait presque comme un ricanement. Descartes doutait qu'elle puisse s'ouvrir, et remit en doute le fait que ce soit une porte et non pas un mur qui *ressemblait* à une porte. La légende raconte qu'elle s'ouvrit un jour, le 14 juillet 1789, car elle voulait faire la Révolution mais en s'ouvrant, elle eut mal aux échardes et se décida à ne plus bouger. Les psychologues ont essayé de la motiver à s'ouvrir mais Freud postula qu'elle était encore dans son stade immuable et qu'elle avait pris racine, comme son arbre-mère dans une complexe arborescence d'Edipe. De nos jours, les élèves ragent de ne pas pouvoir ouvrir cette porte car Eldora se cache derrière avec la promesse d'un burger à la clé. Comme quoi, Dieu a fait une petite erreur sur ce coup-ci ou alors c'est le Diable qui l'empêche de la rouvrir, voulant accroître le tourment estudiantin. (*Raphaël*)

Textes collectifs

Le club d'écriture est heureux de vous présenter sa revisite des films de Noël ! Une aventure palpitante, romantique, passionnante, givrée et mortelle !

Snow Flakes City : Un merveilleux Noël

Dans la petite ville perdue de Snow Flakes City, une jeune fille du nom de Jennifer occupait ses journées à visiter et aider les enfants pauvres abandonnés dans la rue au milieu de la neige, le soir de Noël. Âgée de 25 ans et venant d'une famille pauvre, elle avait pour habitude de le faire car elle connaissait bien la misère qui hantait ces rues.

Quand elle eut fini sa tournée, elle se dirigea vers la grande place, là où se tenait une patinoire installée là pour l'occasion. Elle décida d'y faire un tour, prit ses patins et elle était lancée. Alors qu'elle s'amusait à tourner en rond sur la glace, elle se laissa porter par l'ambiance et ne fit plus attention à ce qui se passait autour d'elle. Il suffit d'un seul instant, le second elle se retrouvait dans les bras d'un homme de son âge, d'apparence fort plaisante et habillé chiquement. Le petit moment d'égarement l'avait fait rentrer dans quelqu'un qui se trouvait en face d'elle. Reprenant ses esprits elle se dégagea des bras de l'homme et remise d'aplomb le remercia et s'excusa. Pendant un bref instant il ne dit rien et se contenta de la toiser de toute sa hauteur. Face à ce silence Jennifer déroutée s'excusa une deuxième fois et l'homme dans un bref sursaut sembla revenir « sur terre ». Oubliant les excuses de Jennifer il préféra lancer une discussion. Au bout de quelques heures on les retrouvait tout deux attablés sur une terrasse à parler de tout et de rien.

Guillaume avait promis à Jennifer de l'emmener au marché de Noël. Il n'avait pas pu oublier cette promesse puisque Jennifer passait son temps à lui parler de ce qu'elle voulait le plus faire là-bas : une photo avec le Père Noël. « J'espère qu'il sera gentil avec moi » ou « J'espère qu'il me dira que j'ai été sage cette année ». À ces moments, Guillaume lui affichait un sourire angélique et, lui, espérait au fond de son cœur qu'elle allait arrêter de parler du Père Noël et aurait préféré qu'elle lui accorde un peu plus d'importance, mais bon, pouvait-il blâmer Jennifer d'avoir une âme d'enfant ?

Le jour venu, le couple avait enfilé de chauds manteaux et enroulé de belles écharpes autour de leur cou glacé. Guillaume se gavait de sucres d'orge tandis que Jennifer arpentait les stands en bois en contemplant les majestueux sapins qu'ils soient grands, petits ou touffus. C'est à ce moment qu'elle le vit : le motif de sa venue en ce lieu fantastique en ce jour béni, assis sur son trône de cadeaux multicolores devant lequel s'amassaient tous les enfants tels les sujets d'un roi bienveillant, le Père Noël.

« Papa Noël » cria-t-elle en partant à toute allure vers le bonhomme rouge et blanc. Elle poussait les enfants sur son passage telle une furie et Guillaume avait de la peine à la suivre. Elle finit par sauter sur les genoux du Père Noël qui surpris dit sa citation toute construite : « Tu veux faire une phohohoto ? J'espère que tu as été sage cette année ma grande. » « – Oui, oui et oui, papa ! » hurla-t-elle à lui briser les tympan. Guillaume arriva enfin et vit Jennifer qui brandissait en souriant le Graal qu'était cette photo. Il était soulagé de savoir que son caprice avait été assouvi.

Mais un souhait en cache toujours un autre ; en effet Jennifer avait vu une affiche pour un bal féérique le soir-même et c'était « la meilleure occasion d'essayer sa nouvelle robe et en plus ça sera si *~romantique~*... » Guillaume accepta évidemment en parfait amant qu'il était lorsqu'une figure familière arriva en face de lui : c'était son ex, Jessica. « Monsieur est rapide, je vois. Pas un mois

qu'on est divorcé et tu es déjà sur ta nouvelle proie. Profite bien de la magie de Noël... » Et elle s'éclipsa aussi vite qu'elle était apparue, laissant le couple perplexe. Ce dont ils ne se doutaient pas, c'est que Jessica avait entendu qu'ils allaient au bal et elle allait en profiter pour leur ruiner la soirée...

Le soir venu, Jennifer avait décidé de porter une robe somptueuse. Entrant dans le hall, elle y retrouva Brandon puis tout deux se dirigèrent vers le bal en riant. L'orchestre n'avait pas commencé qu'une furie se jeta sur Jennifer et déchira la moitié de sa robe. Il y eut un grand silence... et l'ex de Brandon !!! Tout le monde s'était éloigné de Jennifer qui à moitié nue essayait de se couvrir avec la veste de Brandon. Lui avait déjà réagi et s'était empressé de rattraper Jessica pour lui demander des explications. Elle en sortit avec une marque rouge sur la joue, et ils eurent la paix un moment. Peu après, Brandon, en parfait gentleman, avait ramené Jennifer dans son palace pour lui donner de quoi se vêtir.

Jessica était furieuse. Comment cette pouffiasse, cette moins que rien aux moyens limités et laide comme un poux avait-elle pu séduire son charmant et milliardaire ex-mari ? De plus, comme si ça ne suffisait pas, Jennifer jouait la belle-mère affectueuse et aimante. Jessica enrageait. Comment osait-elle lui voler sa place de mère ? Ce n'est pas parce qu'elle était dans le social et lisait des histoires aux enfants malades à l'hôpital de Snow Flakes City qu'elle devait agir de même avec ses enfants !

Lors de son divorce avec Guillaume Brandon, Jessica s'était promis de tout faire pour le récupérer. Or, maintenant que Jennifer Smith était entrée dans sa vie et celle de leurs enfants... Brandon a même osé l'emmener comme cavalière au bal annuel de Noël organisé par l'association « Stop à la famine des petits enfants africains » qu'il préside.

S'en était trop ! Déterminée à reprendre sa vie d'avant et à reconquérir son ex-mari, Jessica se fichait de semer des dégâts collatéraux sur sa route. Jennifer allait payer. Elle n'avait pas été ébranlée par le scandale au bal de Noël, mais sa prochaine attaque sera infiniment plus douloureuse.

Dès demain, Jessica récupérera son foyer. Elle s'en fait le serment

Postée dans sa voiture, aux aguets, Jessica attend que Jennifer sorte de chez elle, comme tous les matins. Il neige, et la fine couche de pluie de la veille a glacé sur le sol bétonné.

Les chutes arrivent en hiver. Les accidents ne sont pas si rares. Lorsque les pieds de Jennifer touchent le paillason, Jessica enclenche le moteur. Et lorsqu'elle traverse la route, l'ex-femme de Guillaume n'attend pas. Elle lui fonce dedans.

Ellipse

(c'est normal si la suite n'est pas logique par rapport à ce qui vient de se passer, imaginons que Jennifer a été guéri rapidement à l'hôpital...)

Enragée, Jessica partit dans son bistrot préféré pour noyer sa peine. Le beau mais surtout très riche, Brandon Guillaume avait déjà une autre petite amie. Arrivée au bar elle prit ce qu'il y avait de plus alcoolisé.

Pendant que Jessica se bourrait la gueule les deux amoureux passaient leur fête de Noël avec les 8 enfants de Jessica. Ils étaient heureux et très amoureux. Les enfants aimaient déjà Jennifer ce qui la comblait de joie.

Le temps passa, il était déjà minuit. Les enfants étaient couchés et Brandon et Jennifer regardaient ensemble un film de Noël. Lorsque leur film se termina, ils partirent se coucher.

Le lendemain matin, les enfants réveillèrent le jeune couple avec un petit déjeuner préparé spécialement pour eux. Touchés par cette attention, Jennifer se mit à pleurer de joie ; jamais personne n'avait fait ça pour elle. Une fois le déjeuner prit, ils partirent jouer à la neige avec les enfants.

On pourrait penser que tout est bien qui finit bien mais pas pour tout le monde. Jessica, après avoir abusé sur sa consommation d'alcool, avait décidé de prendre le risque de rentrer en voiture. Malheureusement pour elle, les freins de sa voiture étaient défectueux. Alors après avoir perdu le contrôle de son véhicule elle finit sa course contre un arbre. Sa voiture prit feu ce qui la brûla vive.

Joyeux Noël !!!

Auteur(e)s : *Lucie, Raphaël, Jo, Méline*

Le beau au cerveau endormi

Il était une fois, dans le pays très très lointain de Nivunicunu, Un milliardaire du nom de Stephen King et sa femme du nom de Tabitha. Ce couple bien heureux avait un petit enfant tout juste né. Alors que le baptême arrivait, l'on pouvait entendre dans la chambre des deux tourtereaux une discussion aussi amère que le café.

« Chéri ?

- Hhmm

- Oh, chéri

- Quoi ?

- Tout est prêt pour aujourd'hui ?

- Mais, qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ?

- Le baptême

- Ah, oui...oui

- Comment ça, oui oui ?

- Bah c'est prêt, après, si tu veux plus de détails, il faut demander à maman

- Ta mère ? Oh p*tain... »

Ainsi, ce jour, Stephen n'entendit la douce voix de son épouse que pour prendre connaissance de toute l'étendue de sa connerie : « Mais elle est à moitié Sénile Marie-Thérèse, il va falloir lui torcher le cul toute la journée. »

Lui ne dit rien, surtout pas : il ne voulait en aucun cas laisser s'échapper de sa bouche la phrase fatale qui annoncerait que non seulement il avait chargé sa mère de s'occuper de la cérémonie, mais qu'il avait également engagé ses deux grandes tantes, Gertrude et Bérangère. De plus, il n'avait pas pu convaincre les trois fées octogénaires de ne pas faire leurs tours de magie. Il dut cependant réagir quand une heure et demie plus tard, sa tendre épouse n'était toujours pas calmée :

« Écoute, mon petit poussin à la crème, maman pourra très bien se débrouiller toute seule, elle a encore assez d'énergie pour....

- Pour emmerder le monde oui ! »

Fulminante, Tabitha alla chercher son fils chéri. Elle l'installa dans la Tesla et s'assit sur le siège passager. Le silence régna dans l'automobile.

Une fois arrivés à la salle de réception, la petite famille millionnaire vit avec effroi un berceau recouvert de rose et de violet. Tabitha sembla vouloir se dissoudre.

« Elle est ... »

La jeune femme n'eut pas le temps de finir sa phrase. Marie-Thérèse apparut du coin de la salle, accompagnée des deux autres mégères :

« Oh mais regardez-moi cette famille, regardez-moi comme elle est mignonne cette petite fille, hein ? comme elle ressemble à son père dis donc ! »

Elle embrassa Stephen et le petit Aurèle. Elle se tourna vers Thabita :

« Et... tu es sûre que la maman de la petite va accepter que tu ramènes ta énième conquête à la cérémonie, d'ailleurs elle n'est toujours pas là ? »

Elle se tourna vers son petit-fils :

« Hein, elle n'est pas là maman, mais ma petite fille chérie ne pleure pas parce qu'elle est bien élevée, hein papa t'a bien élevée »

Et elle l'amena à son berceau. Stephen sut que Tabitha avait bien fait de péter un câble à ce moment-là car peut-être aurait-elle été directement au cimetière au lieu de l'asile si elle avait vu l'écriteau au-dessus du berceau sur lequel était marqué « joyeux baptême Ken ». Les invités affluaient dans la salle. Stephen dut dire une bonne centaine de fois qu'il avait été contraint d'appeler les pompiers pour sortir Tabitha et l'hospitaliser. Pendant ce temps, le petit Aurèle, surnommé à présent Ken, babillait dans son landau rose. La fête battait son plein, malgré tout. Tout semblait aller pour le mieux, mais dans un coin de la salle, les trois antiquités préparaient quelque chose :

« Gertrude, vient voir là !

- Comment ?

- Vient ici, je te dis !

- Qu'est ce qui se passe ?

- Avec Bérangère on avait une idée, au petit là on va lui accorder des vœux comme cadeaux !

- De quoi ?

- DES VŒUX ; ON VA LUI ACCORDER DES VŒUX AU PETIT POUR SON BAPTÊME ! hurla-t-elle »

Ce ne fut plus un secret pour personne dès lors. On sentit un léger soupir dans l'assemblée

« Bon Bérangère, qu'est-ce que tu peux lui accorder au petit, l'intelligence ?

- Marie-Thérèse, si je pouvais accorder de l'intelligence à un gosse, crois-moi, le mien ne se curerait plus le nez à 30 ans. »

Marie-Thérèse ne sembla pas l'entendre

« Et toi Gertrude... Gertrude.... GERTRUDE !

- Comment ?

- Le petit, accorde-lui la force, pour finir en beauté ! »

Tout ayant été décidé, Marie-Thérèse claqua dans ses mains pour obtenir l'attention de l'assemblée. Seulement personne n'entendit la petite octogénaire. Bérangère la taquina.

« Alors, ça ne marche pas comme tu veux ?

- Tu peux venir m'aider si tu veux.

- Non sans façons- Alors la ferme !
- Comment tu me parles ! s'exclama Bérangère
- Les filles je ne vous entend pas, gémit Gertrude.
- Je t'emmerde Gertrude !
- De quoi, ?
- Mais la ferme.
- Parle toi, t'es pas capable de taper dans les mains pour avoir l'attention de tout le monde.
- Qui tape qui ?
- MAIS TU VAS LA FERMER. »

Ainsi éclata une terrible bagarre. Les trois mégères se tapaient, se mordaient, s'arrachaient les cheveux, tentèrent de se crever les yeux. Elles hurlaient comme le diable. Tous les invités furent interloqués. Lorsque dans la salle ne jaillissaient plus que les hurlements des furies, Bérangère rappela tout le monde à l'ordre :

« He les filles, c'est bon, on nous écoute ! »

Alors Marie-Thérèse expliqua à tout le monde son projet et le mit à exécution. Gertrude commença, elle chuchota quelques mots aux oreilles de Ken. Une légère fumée scintillante s'éleva du berceau. Ainsi se déroula la cérémonie pour les deux autres fées. Lorsqu'elles eurent fini, elle se concertèrent satisfaites :

« Eh bien voilà, ça, c'est fait ! s'exclama Marie-Thérèse

- C'était parfait, renchérit Bérangère
- Il sera très beau ce garçon, disait Gertrude
- Oui, j'ai fait du bon travail sur ce niveau-là, dirent en même temps Bérangère et Marie Thérèse.
- Mais c'est moi qui lui ai accordé ce vœu
- MAIS NON ! »

Elles se toisèrent, consternées.

« Donc il sera triplement beau, mais très, très con, c'est ça ?

- Si con que ton fils à côté aura l'air d'une lumière, Bérangère. »

Mais la discussion n'eut pas le temps de continuer. La porte claqua. Une femme apparut. Elle était habillée d'une robe déchirée volontairement, chaussée de talons hauts, parée de bijoux lourds. Elle était si maquillée que l'on aurait cru voir Betty Boop, mais en méchante. On entendit Stephen King murmurer :

« Oh merde, pas elle. »

Elle s'avança.

« Alors, bande de trous du cul notoires, on ne m'invite pas au baptême de celui qui aurait dû être mon fils. »

Elle ajouta comme pour ne pas omettre une partie de texte bien préparé :

« Wesh »

Marie-Thérèse sembla la reconnaître :

« AHHHHHHHHHHHHHHHHHH, mais c'est l'autre conne là, mais oui...mdfhgmxbgerh »

Stephen l'avait empêché de parler.

« Que fais-tu ici Maléfique ? Tu n'es pas invitée !

- Parce que tu crois que si j'avais été invitée, je serais venue, tocard ?

- Alors pars ! »

- Naaaaaaan, je vais aussi lui accorder un vœu à ton petit. «

Elle se tourna vers le berceau

« A ton tout, tout, tout, mignon petit »

Elle posa son sac à main Gucci.

« Toi, le mioche, en effet tu seras beau, ça il y a pas de doute grâce à la peau de vache que tu te traînes comme grand-mère, donc tu seras beau, alors à l'âge où les boutons commenceront à disparaître et que tu seras encore un gros abruti d'adolescent, tu te feras piquer d'une aiguille ultra empoisonnée et tu dormiras jusqu'à ce qu'une autre adolescente pleine d'hormones vienne te réveiller. » *(Myra)*

Aurèle devait maintenant craindre les piqûres. Il venait de l'apprendre par son père lors de ses 16 ans. Seize ans que la malédiction était tombée et ce n'était seulement maintenant qu'il avait apprise. Pour la première fois de sa vie il se sentit perdu, désarmé. Bien qu'il considérait tout ça comme une énorme farce, il avait conscience de sa faiblesse qui ne touchait que lui. Son père aussi, qui souvent ne s'intéressait pas souvent à son fils, avait pris des mesures de précautions car maintenant les probabilités de piqûre lui paraissaient plus réelles. Aurèle devait donc s'écarter de la ville. Jamais Aurèle n'avait trouvé la ville comme un environnement piquant. Mais il connaissait assez bien son père pour savoir que même lui ne savait pas pourquoi il l'avait envoyé loin de lui. Aurèle rejoignit donc la campagne chez ses tantes. Là, il continuerait son éducation à distance en attendant que son père trouve une solution. Dans la voiture qui le menait hors de la ville, Aurèle était pensif. Il aurait pu être en colère envers son père pour son irrationalité mais non, il arrivait même à profiter de la situation. Aurèle quittait enfin un environnement stressant mais il savait que chez ses tantes, l'environnement serait d'autant plus stressant. Alors il profitait du voyage en voiture en pensant à un venir rempli de silence. Depuis tout petit, Aurèle avait vécu avec des gants. Bien souvent il avait des vêtements épais qui le recouvraient. Depuis tout petit, on lui disait qu'il devait se protéger des virus, des bactéries. On lui avait toujours dit qu'il avait un système immunitaire plus faible que les autres mais que cela ne devait pas le rendre moins fort. Maintenant cela se résumait à une malédiction. La maison de ses tantes était grande. Il n'y était jamais venu. Un crissement de pneu, il était arrivé. Un crissement de pneu, la voiture était repartie. Il se tenait maintenant devant cette grande porte. Encore seul, il prit le temps d'écouter le chant des oiseaux. Il savait qu'il se donnait

un genre en faisant cela et il esquissa un sourire à cette idée. Ses tantes arrivèrent. Et il sut tout de suite qu'il faisait belle et bien partie de la même famille. Ça riait, chantait, criait et surtout critiquait. Il s'est vite senti à sa place. La maison fut finalement vite sienne. Sa chambre était modeste mais, ma foi, il s'y était attendu. Les jours passèrent sans qu'il pense à sa famille. Sans qu'il ne pense à rien d'autre que la campagne et son petit microcosme. Le matin, il prenait le déjeuner avec ses tantes, puis il passait au jardinage. Jamais il n'en avait fait, mais il avait vite découvert que cela lui plaisait. Ensuite, c'était lui qui préparait le repas. Seulement l'après-midi, il déraillait souvent. Ou en tout cas son ancienne vie d'adolescent prétentieux refaisait surface. L'après-midi, il pédalait jusqu'au village le plus proche, puis il passait la soirée au bar. Mais cela le dépitait. Il se dégoûtait de lui-même. Bien qu'il fût une malédiction, il avait maintenant le sentiment d'en être une. Il savait qui lui manquait quelque chose. Quelque chose qu'il n'avait jamais ressenti lui manquait. L'amour, l'amitié ; il lui manquait une âme sœur. Se rendant compte du problème, il décida de le résoudre. Il organisa sa fête d'anniversaire. *(Lison)*

Le jour J, Aurèle s'attela à l'organisation de la plus grande soirée jamais organisée dans la forêt, sa soirée, pour son anniversaire. Il se leva de bonne heure lorsque son réveil sonna midi, rassembla ses trois marraines les bonnes fées et leur dicta le protocole tout en l'écrivant pour qu'elles se souviennent. Il leur ordonna :

- Béragère, tu t'occupes de la déco, n'oublie pas les LEDs et fait en sorte de créer une vraie ambiance, pas celle de ton club de bingland. Gertrude, tu prépares boissons, nourritures, et gâteaux, surtout ne dose pas sur l'alcool, cette soirée doit être bien chargée. Enfin, Marie-Thérèse, tu fais le ménage, c'est le bordel ici.

Sur ces mots, le jeune homme regagna sa chambre, il devait se préparer. Il prit une douche, coiffa ses cheveux blonds légèrement vers l'arrière, s'admira, fit sa skincare, se parfuma, s'admira à nouveau et s'habilla. Marie-Thérèse lui avait préparé une chemise en satin noir qu'il enfila et boutonna au trois-quarts pour laisser paraître son torse sculpté et des jeans droits noirs. Il accompagna sa tenue de sa paire d'rai mag one noire, d'une montre et de bijoux argentés. Il se regarda une dernière fois dans la glace, arrangea les détails et se reparfuma.

Lorsqu'il descendit, la fête battait son plein. Ses marraines l'avaient quitté, laissant derrière elles des néons colorés, de la musique assourdissante, mais surtout, la table de tous les péchés, celle où toutes les couleurs se mélangent, la plus dangereuse de toutes : la table à alcool et substances. Aurèle s'approcha de celle-ci, les yeux remplis de défis, ce soir, il voulait pécho, et pour cela, il fallait honorer sa devise « Pour avoir des cou****, il faut boire du Marouille ». Tout de suite, il concocta son cocktail. Un peu de LuLu pour le goût, Requila, Modka, limonade et sirop de rose, puis il but le mélange violacé d'une traite.

Une fois ses esprits repris, il s'engagea dans la soirée. Les êtres de la forêt arrivaient de partout et tandis qu'Aurèle les accueillait chaleureusement, ses yeux croisèrent ceux de la plus belle créature qu'il n'ait jamais vu. Bien qu'il connût tous les invités ou presque, il ne sut poser de nom sur la déesse familière qui s'offrait à lui. Elle portait une robe longue rouge sang qui dessinait parfaitement chaque courbe de son corps. Coupée sur le côté droit, elle laissait entrevoir une peau lisse et attractive. Sans hésitation, Aurèle s'approcha comme hypnotisé, un sourire charmeur aux lèvres. Sur son passage, les invités s'écartèrent naturellement ne souhaitant pas rompre leur connexion sublime. Plus il avançait vers la créature, plus il fut attiré par la courbe parfaite de ses lèvres rouges, il avait envie de les goûter, de succomber à la tentation, à l'intérieur il bouillonnait. Cependant, lorsqu'il atteignit sa cible, il prit un air mystérieux et sérieux, se recoiffa et la salua :

- Salut, on se connaît ?

Elle n'eut le temps de répondre qu'Aurèle enchaîna.

- Moi c'est Aurèle, mais tu peux m'appeler Ken stuv. Et toi ?

La mystérieuse figure leva les yeux vers le jeune homme, elle le fixa un instant et lui murmura sensuellement :

- Maléfique.

Puis ils se regardèrent à nouveau, les yeux ardents de désir.

À ce même moment, une jeune femme bouscula Aurèle, lui renversant maladroitement du Marouille dessus. Ken fit volte-face brisant le charme de maléfique.

- Meuf, t'es sérieuse ? lui cria-t-il. T'es pas capable de faire attention deux secondes !

L'inconnue lui répondit aussitôt :

- Barre toi de mon chemin tu prends trop de place là !

Puis elle disparut dans la foule.

Pris de court, il abandonna Maléfique pour suivre les traces de l'intrigante jeune femme. Après quelques minutes de recherches intensives et quelques rafraîchissements, il la trouva seule, par terre, pleurant dans un coin. Il s'approcha. De près, l'étrangère ressemblait à un ange, elle avait de longs cheveux bruns qui, tel des nuages, cascadaient le long de ses épaules. Se sentant observée, elle leva la tête en direction d'Aurèle d'un air interrogateur. Son mascara avait coulé, mais le jeune homme réussit quand même à apercevoir de légères taches de rousseur parsemant son nez gracieux. Elle n'avait rien d'une princesse en détresse, au contraire, ses yeux bleus profonds dissimulaient du courage et de la détermination, en revanche, elle avait une forme de beauté pure et naturelle.

- Tu veux quoi ? questionna sèchement l'ange blessée, ramenant Aurèle à la raison.

Celui-ci reprit son air charmeur et se présenta :

- Je suis Aurèle, mais tu peux m'appeler Ken stuv. Et toi ?
- Philippa, affirma-t-elle désintéressée
- Il se passe quoi ? continua Aurèle. T'as un problème ?
- J'essaie d'oublier mon ex, ce conn*** vient de me tromper, c'est pour ça que je t'ai bousculé. Désolé.
- T'inquiète. Tu sais si tu veux oublier ton ex je suis toujours dispo. Fais-moi signe *mon ange*.

À peine Aurèle eut fini sa phrase que Maléfique l'arracha de Philippa. Elle la fusilla du regard, la jugea de haut en bas et éloigna Aurèle vers la sortie tout en roulant des hanches.

Une fois dehors, Maléfique l'emmena faire un tour pour prendre l'air. Malgré sa démarche déséquilibrée et hésitante, Ken ne cessa de parler de Philippa. Il raconta sa beauté angélique, son audace, son assurance, ... Il expliqua la lueur qu'il avait remarqué dans ses yeux et à quel point elle n'était pas une fille comme les autres. Il voulait la revoir, la toucher à nouveau, il voulait pouvoir effacer l'empreinte de tristesse de ses joues. Pour une fois, il se sentait différent, il voulait la connaître.

La promenade fut longue, surtout pour Maléfique qui tentait désespérément de récupérer leur lien perdu, de mettre ses atouts en valeur ... Tout deux arrivèrent par hasard devant un vieux salon de tatouage. Aurèle expliqua alors son désir d'enfance de marquer sa peau vierge le jour de ses 18 ans et malgré la mise en garde de Maléfique et l'insalubrité du bâtiment, Aurèle tituba jusqu'à l'entrée et ouvrit la porte. (Lilli)

iiiiiiiiiiiiiiiiiiiiik grincement de la porte.

Elle s'ouvrit leeeentement... une légère fumée s'en échappa et s'envola par volutes, rejoignant le ciel de couleur noir jais. Au contact de l'air, la fumée prit la couleur d'un violet ténébreux, plongeant ainsi la ruelle dans une atmosphère lugubre et ensorcelante...L'odeur qui se dégageait de la pièce maintenant entre-ouverte était âcre et empestait le tabac humide de 3 semaines. Du tabac ? Vraiment ? Ken, dans son ivresse, semblait plutôt penser que cela ressemblait douteusement à de la kétamine...un aphrodisiaque puissant qui plongeait tous ses contractants dans leur phantasme le plus sombre...Mais faisant fi de cela, Ken fit un pas en direction de l'entrée, trébucha et s'étala sur le tapis présent. Aussitôt, la porte se ferma brutalement, plongeant ainsi la pièce dans le noir. Ken ne distinguait plus que quelques nuages de fumée violette s'infiltrant de ci de là dans chaque recoin. Pris d'une nausée soudaine et d'une envie de vomir, suite à l'alcool, il ferma les yeux et de longs spasmes et tremblements envahirent son corps. Ken ne ressemblait plus qu'à un pantin en proie à des convulsions.

Un petit ricanement se fit entendre : (HIN HIN HIN :))

- Je pense qu'un peu de drogue t'aiderait à te calmer et à penser à quelque chose de plus hummm excitant, tu ne trouves pas ?

Ken pensa tout d'abord que son esprit lui jouait des tours quand soudainement une main forte se posa sur son dos. Un choc électrique le parcourut, l'immobilisant et mettant fin aux spasmes qui le possédaient. Il essaya de balbutier quelques mots mais il fut vite interrompu par l'inconnu :

- Chuuuut, murmura-t-il, ce serait dommage de te fatiguer...ne t'inquiètes pas, tu ne sentiras rien...juste le plaisir s'immiscer dans tes veines pour ne faire plus qu'un avec toi. Tu verras...c'est l'extase.

L'inconnu était maintenant tout contre son oreille, sa main toujours posée sur son dos, Ken frémit. Puis, la main descendit et releva sa chemise de lin, laissant sa peau à nu. Ken ressentit ensuite un petit bout de métal contre sa chair. Un vent de panique s'empara de lui et il tenta de s'échapper de l'emprise qu'exerçait l'inconnu quand sa bouche lui chuchota :

- Ne te débats pas, ça ne servirait à rien...de toute façon tu es chez moi...

Un long ricanement se fit réentendre.

Les effets de l'alcool commençaient lentement à se dissiper suite aux événements. Ken réalisa donc qu'il était sur le ventre, à terre, la chemise relevée, accompagné d'un inconnu qui, l'immobilisant de sa main, lui plantait une seringue dans la peau.

Cependant, il était trop tard, les doigts de l'inconnu exerçait déjà une pression sur le piston. Le liquide s'infiltrait peu à peu dans le corps de Ken. Il fut immédiatement pris d'un long frisson. Ce

n'était plus de la peur, ni de l'inquiétude, simplement de l'extase comme l'avait dit l'inconnu. Ken sentait qu'il allait bientôt partir dans un long rêve...agréable et sombre. Il ouvrit lentement la bouche et marmonna :

- Qu'est-ce que tu veux faire de moi ? Qui es-tu ?

L'inconnu se moqua et le saisissant, le coucha sur un canapé à proximité, la pièce, toujours dans l'obscurité, ne permettait pas à Ken de distinguer ce qui l'entourait. Un profond soupir se fit entendre :

- Je suis tatoueur. Maintenant dit moi tout ce que tu veux...absolument tout...

Un long silence suivit pendant lequel le tatoueur se rapprocha progressivement de Ken. Ken, quant à lui, réfléchissait à la demande qu'il pourrait lui soumettre. Une chose pas trop difficile ? Rapide et exaltante ? Oui, c'était ce qu'il lui fallait ! Le tatoueur, en voyant l'excitation apparente de Ken, s'empressa de lui demander ce à quoi il pensait. Ken, d'un ton à la fois rauque et enjoué, s'exécuta :

- UN PUTAIN DE TATOUAGE!!!

Le tatoueur rigola :

- Ah...Ah...Ah! J'avoue, elle était bonne. Maintenant, dis-moi réellement ce que tu veux...je m'impatiente...(ici le lecteur peut ajouter, s'il le souhaite « ...si tu vois ce que je veux dire... » :p)
- Mais...euh...je ne vois pas ce que tu veux dire ?!
- Allez...fait un effort, un tout petit..., susurra-t-il, sa main se rapprochait progressivement du cou de Ken.
- Ben frrr, j'te l'ai dit, je veux un tatouages et plus précisément un QR code sur mon front royal!
- Ah ? Vraiment ? C'était pas une blague ? grommela-t-il (à lui-même : *ptn nul à chier son fantasme*)
- Wuiiiiiii!!!
- OK. Si ça peut te faire plaisir.

Le tatoueur se leva et alla chercher le matériel nécessaire. Ken, lui, rêvait déjà à tout ce qu'il pourrait faire une fois son tatouage terminé. L'inconnu revint bien vite, sortit le dermographe et l'appliqua directement sur le front de Ken, sans stencil posé. Ken perçut aussitôt la douleur que lui procuraient les petites aiguilles. L'encre pénétrait et s'incrustait dans sa peau, la laissant meurtrie à chaque entrée. Petit à petit, une sensation s'infiltra dans le corps de Ken. Ce n'était pas la drogue, mais quelque chose de plus...soporifique. Lentement, il ferma les yeux et s'endormit.

Le tatoueur l'ignora et continua son travail en grommelant.

Deux heures après, Ken dormait toujours, l'homme avait fini le QR code. Désormais, il siégeait fièrement sur le front de Ken. Le tatoueur, impassible, le saisit, le traîna jusqu'à la porte, l'ouvrit, et le posa contre le mur, son QR code bien en vue pour que tous les passants puissent l'admirer. Le tatoueur soupira et laissa échapper :

- C'est dommage on aurait pu bien s'amuser tous les deux...

Il se leva et retourna dans son antre.

« Quelle est l'épreuve ? »

La méchante fée claqua des doigts, faisant apparaître un jeu de plateau aux carreaux noirs et blancs.

« Nous allons nous battre au jeu de dames. Celle qui gagne à pierre, feuille, ciseaux, commence la partie. »

Déterminée, Philippa cacha son poing derrière son dos. Lorsque les deux femmes ramenèrent simultanément leurs mains, Philippa formait une pierre et Maléfique un ciseau.

« J'ai gagné ! » s'exclama Philippa.

Maléfique secoua la tête.

« C'est un jeu sur trois manches. »

« N'importe quoi. Tu triches, espèce de mauvaise perdante. »

Maléfique montra les crocs.

« Baisse d'un ton, gamine. »

« J'ai gagné. » insista Philippa. « Je commence. »

La jeune fille gagna rapidement sa partie du jeu de dames. Mais Maléfique, en mauvaise perdante, fit le pied de grue devant les escaliers.

« Tu ne passeras pas jeune fille. N'oublie pas que je suis ta mère et que tu me dois le respect. »

Philippa sentit la rage l'envahir. Cette vieille bique la séparait de son argent, de son prince !

Prenant de l'élan et abattant sa tête vers l'avant, elle lui asséna un coup de boule avant de s'élancer en direction des escaliers. *(Lucie)*

L'adrénaline donnait des ailes à Philippa et elle gravissait l'escalier trois marches par trois marches. En ouvrant la porte, elle découvrit une masse sur laquelle se déversait une cascade de lumière. Cette masse, c'était Aurèle recroquevillé dans un carton. Malgré cette lueur d'espoir qui formait une auréole sur le jeune homme parfait, il restait dans cet état comateux, errant dans les méandres du fleuve silencieux vers la mort.

Sous le charme du physique impeccable d'Aurèle, la princesse s'agenouilla aux côtés du corps inerte et se dit philosophiquement : « Putain de merde, quelle occasion manquée de séduire ce beau-gosse d'Apollon ! »

Promenant son regard sur chaque parcelle de peau de ce magnifique prince avec une pensée presque érotique et nécrophile, elle remarqua sur son front une mosaïque inhabituelle : un QR code. Philippa saisit son téléphone et le scanna pour arriver sur un site particulier qui disait en clignotant :

« Le QR code pour « Quête-Récompense »

On m'a jeté une malédiction qui fait que je dors d'un sommeil éternel. J'avoue j'ai trop le seum 🤔

Heureusement le seul moyen de me sauver c'est d'embrasser le tatouage sur mon bras. »

Avant même qu'elle ne pose son téléphone, elle avait déjà ses lèvres à un centimètre de la peau d'Aurèle quand une pensée coupable traversa son esprit (chose rare dans ce désert cérébral.)

« Meeerde ! J'ai pas son consentement... Imagine je vais en prison pour bisou de viol... Je veux pas aller en tôle ! »

Mais par un heureux hasard inopiné, en réfléchissant et jouant avec une poignée, elle ouvrit par mégarde une armoire où se tenait un avocat plié et rangé comme une planche à repasser. Il la conseilla juridiquement de retourner sur le site pour voir les mentions légales qui permettraient un baiser consenti et juste devant la loi : il suffisait de scroller pour voir apparaître un autre message : « Nan mais sérieux, t'attends quoi ? Tu veux une déclaration signée aussi ? » Et ni une ni deux elle recouvrit son bras de baisers puis finalement tout son corps histoire d'être sûre qu'il se réveille. Aurèle faisait semblant de ne pas se réveiller et appréciait coquinement la sensation des lèvres de Philippa sur sa peau.

Alors qu'Aurèle et Philippa vivaient heureux et étaient en train d'avoir beaucoup d'enfants, la mère de Philippa s'échappa par jalousie pour éviter de recroiser les visages de ce nouveau couple qui l'avait tant fait souffrir.

Tout à coup, une météorite heurta l'orteil gauche de Maléfique qui sautilla sur place en criant les pires jurons de la langue française. Mais ce qu'elle ne savait pas c'est qu'en restant ici sur place, elle restait dans la ligne de mire d'un avion qui se crashait, le seul du jour à circuler, quelle malchance. Ainsi la mort vint cueillir l'âme de Maléfique mais avant décida de manger des marshmallows sur son cadavre calciné rampant pour tenter vainement de survivre. *(Raphaël)*

Textes personnels

Arrivée à Belgadore

Myra Gex-Collet 3A

Parfois, je pense à toi. Je sais, Tu n'aimerais pas m'entendre dire ça. Tu me dirais sûrement de passer à autre chose, de vivre ma vie, de cesser de m'affliger, d'oublier. Mais, ici, tu es tout ce qui me raccroche à mon humanité. Plus le temps passe, plus je sens mon âme se dessécher, ma conscience s'échapper.

Deux ans, te rends tu compte Tamir ? Voilà deux ans que notre groupe est coincé ici, propulsé à toute vitesse dans l'infini, dans ce vaisseau. Te rappelles-tu quand nous dûmes quitter Fudoher pour aller en Europe ? Nous nous sentions tellement perdus, si effrayés. Ici, c'est pire. Nous ne semblons pas perdus ; nous savons seulement que nous ne sommes plus chez nous. Et cela nous suffit. Et pour ce qui est de la peur, nous l'avons oubliée, comme tout ce qui faisait de nous des Hommes. Même le désespoir est resté sur Terre. On ne nous a pas déracinés, on nous a déshumanisé. Oui, l'humanité n'appartenait pas aux Hommes, mon frère, elle Lui appartenait, à Elle, à la Terre. Maintenant, tout ce qu'il nous reste tient en un mot : l'indifférence.

Par chance, je peux encore me rappeler de nos étés chauds, du village les jours de marché, de la poussière sur les murs détruits de la grange. Nos jeux, nos bêtises, nos rires, nos joies, tout me revient en mémoire, J'entends encore Mamie nous gronder gentiment, je vois toujours Papi fumer tranquillement dans son fauteuil. Ces longues années de joie me surviennent comme des mirages, et finissent inexorablement par s'éteindre. Puis je pleure, véritablement. Je souffre, et j'aime ça, comprends-moi, c'est tout ce qui me reste. Je refuse de devenir comme mes compagnons de voyage, de simples corps mus par l'habitude.

J'aurais aimé que tu puisses recevoir ce message. Mais tu es trop loin. Même les colombes ne peuvent t'atteindre là-bas, et des navettes, il n'y en a plus. Je suis dans le dernier voyage pour Belgadore. Nous ne nous reverrons jamais. Pourquoi ne m'as-tu pas gardée avec toi, sur terre ? Regarde-moi à présent. Quelle chance... Je vais pouvoir vivre tandis que toi, tu serviras de pâture aux conséquences de l'ignominie Humaine. Mais je vivrai, quoi qu'il en soit, pour honorer ton sacrifice.

L'affrontement

Myra Gex-Collet 3A

Nous étions là, comme nos aïeux l'étaient avant nous. Cette histoire qui se répétait, depuis maintes générations, je la connaissais ; au centre, il y avait la vie éternelle, le graal, le but de nos vies jusqu'ici insignifiantes. Aujourd'hui est un tournant dans cette guerre, nous nous démarquerons, par notre courage et notre persévérance. Il faudra nous battre, jusqu'à la mort peut-être. Mais tel sera à jamais notre destin. Ensemble, nous guerroyerons pour cette denrée si rare, cette ambroisie. Ce conflit dure depuis que notre civilisation a vu le jour. Mais rares sont ceux qui peuvent témoigner de la violence des combats précédents. Car ils sont tous morts, sous les coups des adversaires ou du temps ; leurs vies leur avaient été arrachées par la faucheuse elle-même. Cependant, malgré ces mauvais augures, nous nous tenions prêts. Notre seule attente était un ordre du général. On le surnommait « l'étoile filante » il était le plus rapide d'entre nous. Il surplombait la plaine, tenant tête à nos ennemis. Le silence régnait. Seul un bourdonnement incessant brisait la solennité de l'instant.

Et soudain, le carnage commença. Nous fonçâmes à travers les armes ennemies. Je voyais s'écrouler autour de moi mes confrères, mes amis, ma famille. Tous sacrifiés pour le bien de la communauté. Oppressés par nos ennemis, nous tombions comme assommés par un mur invisible. Ceux qui s'enfuyaient ne trouveraient plus de repos jusqu'à leur mort proche. Il n'y avait plus qu'une issue. Le combat. J'attaquais aussi vaillamment que la situation l'exigeait. Mais nos gigantesques ennemis frappaient, de toutes leurs forces. Bientôt, nous ne pûmes éviter leur violence. Nos corps s'écrasaient au sol. Certains grillaient entre leurs engins de tortures, d'autres étouffaient dans leurs gaz meurtriers. Leurs gourdins fendaient l'air pour nous assommer puis nous achever. Plus aucun espoir ne pouvait sauver ce qui demeurerait de notre armée. Alors, lorsque notre sort fut scellé par le destin, je sus qu'il ne me restait qu'une chose à accomplir. Soudain mu par une rage inconnue, je fonçai, je bifurquai violemment, je me faufilai entre les rangs ennemis, pour atteindre ce doux nectar éternel. Il ne restait plus que quelques centimètres entre moi et la fontaine de jouvence. Fasciné, je m'approchai. Enfin, je pouvais sentir ses effluves sucrés. Une vie accomplie pouvait à présent se finir. Je me retournai. Et je vis l'arme s'abattre inexorablement sur le seul survivant de l'escadron : moi. Assommé, à terre, sentant ma fin proche, je pus encore entendre les cris victorieux du chef ennemi :

« Ginette, combien de fois il faudra que je te dise de fermer le bocal de confiture ! Ça attire une armée de mouches et il faut se battre pour les éliminer ! »

Alors, mon esprit s'envola, mais résidait encore sur ma trompe le doux sucre pour lequel tant de mes semblables tombèrent.

Une histoire de mouches

Le journal

Raphaël Vannay

Les flocons tombaient avec l'élégance d'une danseuse. Ils virevoltaient d'un pas léger. Ils sautaient comme un chat à la moindre bourrasque. Ils se mouvaient lentement en exécutant leur grandiose chorégraphie. C'est sous ce spectacle hivernale que s'agitait la rue passante. Là un couple s'avancait en se serrant si fort que l'on ne les dissociait plus. Plus loin un garçon s'amusait à jeter d'heureuses boules de neige sur un chat qui guettait, perché confortablement sur son balcon. Ce roi félin feulait alors impuissant, ce à quoi lui répondait le gamin par une grimace. Une voiture passa péniblement et klaxonna pour inciter l'enfant à se retirer de la route. Puis un homme étrange surgit magiquement d'une ruelle adjacente.

L'étrangeté de ce personnage fut due à la réaction particulière qu'il eut en s'arrêtant sur le trottoir verglacé : le bonhomme leva la tête au ciel doucement, ouvrit sa bouche avec un sourire que les sérieux qualifieraient de niais mais qui ressemblait plus à un sourire d'émerveillement et avala les flocons. Il sentait la froide caresse de leur atterrissage sur ses papilles et savourait cette sensation tout en profitant singulièrement du spectacle aérien. C'était à se demander s'il allait rester ainsi pour l'éternité ; le jeune garçon commençait à sourire en observant cet homme différent des autres adultes. Puis le sourire se transforma en ricanements et comme le papillon brisant sa chrysalide, un fou rire surpris explosa dans la gorge de l'enfant. Mais l'homme ne vacilla pas. Alors le gamin se rapprocha du mystère, d'abord timidement, puis en trottant et une fois à ses côtés leva brusquement la tête. Sa chevelure folle se libéra alors puisque son bonnet s'élança dans les airs. Après environ une quinzaine de secondes l'enfant lâcha un faible « j'ai un flocon qui est tombé dans ma narine ». L'inconnu rétorqua par un doux « s'est-il posé sur ton cœur ? » qui étonna vivement le garçon qui lui demanda *pardon* en se retournant vers la face du monsieur. Il se reprit alors avec un « ah ! la poésie ne touche-t-elle pas plus facilement les enfants à l'ordinaire ? » L'enfant scrutait alors cette silhouette immobile. Un manteau d'un marron *chocolat noir* immense ensevelissait la figure. Ses cheveux mal-coiffés, peut-être témoin d'un empressement matinal, avaient capturés quelques amas de neige. Une barbe semblable à un buisson poussait comme un parasite sur son visage mais dégageait de la bienveillance ; il avait envisagé l'espace d'un instant de tirer sur celle-ci pour ramener son regard vers le sol mais il avait été empêché par un sentiment étrange de respect pour la posture de l'inconnu. Et toujours avec ce respect enfantin, il réfléchissait sur la question du monsieur. Après avoir posé ses doigts sur son menton pour montrer qu'il était au plein milieu d'une méditation fructueuse, bien que personne ne le regardait, il répondit lassement « peut-être mais j'espère pas qu'il le refroidira, mon cœur... » L'homme ouvrit alors la bouche sans qu'aucun son n'en sorte pendant un moment mais finit par dire « c'est vrai, il ne faudrait pas qu'un accident aussi infortuné arrive. » Sur cette phrase, il baissa enfin sa tête et croisa le regard du jeune dont les yeux étaient mêlés d'émerveillement et de surprise. « Vous êtes l'adulte le plus bizarre que j'ai jamais rencontré ». « – Sûrement. Tu m'excuseras je dois rentrer dans ce café, là » dit-il en pointant le dit-café du doigt. Il serra alors la main du gamin, s'agenouilla pour ramasser son bonnet et le lui enfonça sur la tête en prenant soin de bien couvrir ses oreilles.

À travers les carreaux de la bâtisse, une tête curieuse scrutait les faits et gestes de l'homme dehors. Ses sourcils se levaient et s'abaissaient incessamment trahissant son état de confusion. L'homme finit par se diriger vers la porte d'un pas léger qui se fondait avec le mouvement agréable des flocons. Le tintement d'une clochette annonça l'entrée de l'homme. La tête pivota en direction du nouveau-venu, retourna derrière son comptoir et regarda maladroitement le client. Ce dernier lui

rendit un sourire chaleureux. Le tenant du café avait appris avec les années à reconnaître le langage oculaire de son compagnon matinal et prépara sa traditionnelle commande.

Il chargea le tout sur un plateau et s'empressa de gagner la table à laquelle le client venait de s'asseoir. Celui-ci venait de se délasser de son manteau grave en le déposant au sommet du portemanteau *ad hoc*. Sa silhouette s'était désormais libérée du poids épuisant que représentait cet appareil. On aurait dit que des ailes allaient se déployer de son dos et qu'il allait s'envoler comme un ange tant sa physionomie s'était allégée. Tandis qu'il revenait sur terre – il venait de prendre place sur une robuste chaise en bois –, le patron déchargeait avec hâte le déjeuner de son plateau. La table se vit garnie d'un chocolat chaud brûlant dont la fumée flottait telle un voile dans le vent, d'un croissant doré et d'un cookie *home-made* dont les pépites auraient fait baver quelque mineur de chocolat. « Ne vous presser pas mon cher, le temps ne nous est pas donné pour que l'on se presse mais au contraire pour qu'on le savoure. » lâcha nonchalamment le client en voyant le patron s'agiter sous son regard, manquant plusieurs fois de renverser le plateau au milieu du chaos qu'il provoquait.

« Déjà les conseils ? À mon tour, monsieur se croit plus sage que les autres ? Fais par contre attention avec qui vous traînez : si vous continuez à aborder les gamins ainsi les gens croiront que vous êtes un pédophile... Qu'avez-vous à répondre, Monsieur ? » rétorqua le patron irrité – en insistant sur le *monsieur* qu'il avait exagérément travesti en *mon sieur*. Il ne se permettrait pas ce comportement avec n'importe quel client mais celui-ci était un habitué qui avait le piètre talent d'exciter sa rage constamment. Il eut d'ailleurs l'audace de lui répondre : « Laissons les parler... » Goutte de trop dans le vase ou précaution contre un éventuel débordement, le patron s'enfuit. On entendait les plaintes du sol sous ses pas pressés, des crissements qui accentuaient l'ire irrationnelle qui envahissait l'homme.

De son côté, notre homme, le client, tendit son long bras vers une table à côté de la sienne, empoigna le quotidien qui y avait été laissé et le déposa entre la tasse et l'assiette. Il abaissa premièrement son visage à hauteur du papier et se délecta du parfum du papier frais. Son mouvement avait une allure mystique. Il releva sa tête, les yeux fermés et avec un sourire satisfait. Quel étrange geste ! et pourtant il le considérait comme nécessaire, non comme *important*. Une sorte de *sine qua non* avant sa lecture – si lecture il y avait aujourd'hui. Il suivait méticuleusement diverses étapes d'une sorte de rite ou de jeu. En effet, les autres clients le regardaient avec en général deux expressions opposées et contraires : les uns hochaient lentement leur tête avec un léger respect teinté d'un sentiment d'aliénation face à cette pratique étrange tandis que les autres grimâçaient et haussaient des sourcils dans cette fois-ci une désapprobation de ce qu'ils appelleraient des enfantillages. Mais ce n'était que le premier sens : il prenait ensuite le papier dans ces mains et appréciait ses textures et ses reliefs. Évidemment il ne se mettait pas à déguster le journal ! Néanmoins il avait commandé son croissant et son biscuit pour combler ce manque.

À ce moment repassait à sa gauche le tenant du café. Notre client l'alpagua de *garçon* cléments. Toutefois comme vous vous en doutez, le patron doutait ; le dilemme n'était pas cornélien mais quand même c'était *lui*, on ne savait jamais ce qui allait arriver... Prenant son courage à deux mains, il s'arrêta à hauteur de notre client qui lui demanda : « Avez-vous entendu les nouvelles ? » « – Ne voyez-vous pas que je travaille ? Je n'ai pas le temps de m'intéresser aux nouvelles ! » « – De quoi parle le journal ? » « – Oh non, il est maintenant sourd, le bouffre... » soupira désespérément le

patron. « Je vous demande simplement de quoi parle le journal. Rien de plus. Vous n'avez aucune piste, mon ami ? » « – D é s o l é , mais vous devez sûrement en avoir plus que moi, hein ? »

Le client afficha alors un sourire indescriptible. Sa joie ne pouvait être plus grande. « Voyez-vous, je pense qu'il nous suffit de lui demander. » Il saisit alors délicatement les pages du journal de la même façon que l'on ferait avec un manuscrit rare. Donnant l'impression que les pages étaient fragiles, il les tournait si lentement que l'on aurait cru que le temps était ralenti. Un léger bruit fut émis : une sorte de plainte mêlée à un crépitement diffus. « Vous avez entendu ! Il suffisait de l'écouter. » Mais le patron, en espérant piéger son client, rétorqua : « Oui, oui ! Oh oui ! Je l'ai oui, oui ! Mais, mais... Oh non ! non, non, non ! Je ne parle pas *le journal* ! Comment vais-je déchiffrer ce langage crypté et ses signes pythagoriques ? » Satisfait de sa réponse, il lança un faux regard triste à son client en attendant sa prochaine sottise. « Oh si ce n'est que ça le problème, je me chargerai de vous apprendre cette langue si simple. Vous savez, ce journal ne demande qu'à être écouté de quelqu'un : il en a un rayon à dire ! Ne vous êtes-vous jamais questionné sur cet étrange mutisme des livres ? Ils contiennent tant de savoirs, tant de paroles, tant de sentences et pourtant jamais ne nous les entendons, du moins jamais ne les écoutons. Ne vous êtes-vous jamais dit qu'ils avaient *peut-être* un visage ? »

Cette dernière phrase attisa la curiosité du patron. Peut-être toute cette ambiance mystérieuse ? Peut importe puisque maintenant, aussi surprenant que cela puisse paraître, le patron tirait une chaise et s'installa avec son ancien ennemi. Ce dernier reprit enfin « Parfait ! alors vous vouliez connaître les secrets du journal ? Vous rappelez-vous de la parole du journal ? Nous avons entendu une plainte, non ? Pas un gémissement toutefois. Voici comment je l'interprète : le journal, prisonnier de son mutisme fatal, nous communique son désarroi et ses prières de vouloir être écouté, même simplement entendu par nous. Et ce léger crépitement ? Oh c'est sûrement son impatience, son énergie qui ne peut le faire se taire plus longtemps ! » Ils s'échangèrent alors un sourire complice dont personne n'avait pu prévenir l'arrivée. Cependant le patron prit le journal et répéta les gestes de son client, recréa le son. Après il dit à son compagnon : « Moi j'interprète sa plainte comme un avertissement de tout ce monde qui autour du globe défile dans les rues montrant leur peine et la difficulté de leur condition. Et son crépitement, je crois que c'étaient les rumeurs qui hantent ses pages, des rumeurs qui s'entrechoquent comme des étincelles. » Le client fit un signe de tête afin de montrer qu'il approuvait cette autre écoute. Ensuite il prit à nouveau le journal et après s'être exclamé « écoutons tout ce qu'il a à nous dire, » il laissa l'entièreté des pages retombées les unes après les autres en émettant un long monologue de différents bruits, différentes intonations et sentiments. Pendant que le papier glissait entre ses doigts, il riait d'un rire mélodieux et apaisant.

« Plus je vous découvre, plus je me demande si vous êtes un *fou* ! La Folie est tout entière dans votre pensée ! » finit par avouer le patron. Le client lui répondit alors : « La Folie ! Oh mais c'est mon amie ! Qui n'est pas attiré par l'ivresse psychique qu'elle provoque ! Laisse-moi vous raconter une courte légende sur la Folie :

Dans les campagnes ioniennes courait Anioia. Elle était bacchante et se vouait avec zèle dans sa dévotion. Le jeune Dionysos appréciait Anioia. Souvent nous les voyions ensemble s'enivrer et entrer en transe. Ne vous y méprenez toutefois pas, elle était son amie car il aimait déjà Ariane. Ce mot amie – puisqu'aucun n'existe pour leur relation – est une fusion entre l'amitié qu'ils avaient l'un pour l'autre et leurs âmes qui semblaient être jumelles tant elles se ressemblaient et se complétaient. On disait que leur âme était la même, qu'il respirait le

même air, qu'il avait les mêmes émotions. Malheureusement pour eux, il fallut qu'elle soit en plus belle. Lorsque je la décris comme belle, je ne veux pas simplement dire plaisante à voir : ce mot lui allait comme une épiclèse. Je ne vous contera pas ces charmes car je préfère rester court mais sachez que jeunes hommes ainsi que jeunes filles accouraient de toute la Grèce pour venir ne serait-ce que pour apercevoir sa chevelure mêlée de myrte. Vous vous en doutez, Aphrodite fut courroucée par toute cette foule qui désormais préférait la beauté de cette jeune Anioia à la sienne. Elle venait de se faire humilier par Psyché donc cette fois, elle allait prendre les choses en main ; elle réalisa un philtre et le fit boire à Anioia en lui donnant l'apparence du vin. L'effet fut immédiat : tous ses admirateurs commencèrent à être déroutés par le comportement orgiaque de la bacchante et par sa nature folle. Les gens la pensaient malade et tout sauf saine d'esprit. Mais toutefois elle garda sa beauté qui ne charmait désormais les quelques rares personnes qui passaient outre le pouvoir du philtre.

« Maintenant vous comprenez pourquoi je suis *fou*, comme vous le dites ? Cet état est magnifique. »

Insolita Commedia

Raphaël Vannay

Ô fiction, quel diamant, magnifique bijou
Quelle précieuse pierre, admirable caillou !
Je vois l'humanité sur tes faces miroitée ;
L'adorer, la haïr, mais jamais la nier
Une simple pensée, des mots presque sacrés
Je me l'étais promis : « ne l'oublie jamais »

Chaque écrivain, œuvrant tel un malin orfèvre,
Usant de cette plume, usé par cette fièvre,
Embellit, magnifie cette source de vie
La polit et la taille en ces pierreries
Qui une fois glorifiée, dévoilent leur beauté
Au lecteur hébété, quelque peu intrigué,
Face à ces personnages, désormais subjugué.
Ces détestables vices, ces nobles qualités,
De réalistes traits créant l'illusion :
Courage herculéen, piètre déception,
Force démesurée, gémissante tristesse,
Jeunesse maligne, ancienne sagesse,
Allégresse joyeuse, dévastatrice colère.
Et auteurs et poètes révolutionne l'ère
Du diamant-fiction, en le glorifiant
Majestueuses perles chéries tel une enfant.

Seulement deux ans

Lison Bueche

Seulement deux ans 2014. Départ. L'air était vivifiant. C'était la première journée de printemps. J'étais le seul arrêté dans cette immense gare. Les passants, qui déversaient leur flot d'angoisses d'un lundi matin, se déplaçaient continuellement. Cette masse vibrante autour de moi et ma respiration commença à s'accélérer. Je me mis à marcher vers mon quai, j'étais de nouveau seul. Ces gens n'avaient pas besoin de partir aussi loin que moi. Le train arriva, les rails grincèrent, les pigeons prirent leur envol et l'arrivée du train me fit alors réaliser mon propre départ. Alors que j'avais franchi la porte automatique, mes pensées se remirent en place ; je ne pouvais pas faire ça. Et le train démarra. Mon corps tangua pour se raccrocher à un siège au style dépassé et puis la vitesse du train redevint presque agréable. Par les fenêtres, Bellinzona s'effaçait. Je m'efforçais de m'y accrocher. Mais m'accrocher à une chose dont je voulais me séparer me nuisait. Les couleurs du paysage s'évaporèrent, la fatigue des jours sans fin apparut. Dans ce train, la tête collée à la vitre qui pulsait, Côme cherchait Morphée. Il l'accueillit, ne fit que le guider et le laissa imaginer comment sa vie aurait pu continuer. L'entêtement de Myra aurait eu raison de lui et, lors d'une de leurs soirées, il aurait accepté de la suivre. Ils auraient commencé par l'Espagne. Le désert de Bardenas l'aurait inspirée, elle aurait trouvé attirantes les lumières du soir qui se seraient répercutées sur les roches polies par des années d'attention. Peut-être qu'ils auraient continué leur route pour aller manger une glace à Porto mais elle aurait détesté cette ville car ils y seraient allés à la période touristique. Et l'attente au café aurait été beaucoup trop longue ; Myra ne cautionnait pas la société de consommation même si un café industriel ne lui faisait pas de mal. Les jours d'été se seraient raccourcis et ils en auraient eu assez. Côme aurait proposé de partir pour Paris mais Myra aurait trouvé cette ville trop romantique. Il lui fallait quelque chose d'authentique, de différent. Leur couple aurait alors atterri à Copenhague. D'après cette petite femme rousse qui avait furtivement rempli la vie de Côme, c'était presque Paris. Seulement deux ans 2013. D'apparence, Myra était quelqu'un d'enfantin, toujours surexcitée et infatigable. Ce n'était seulement qu'apparence. Côme avait connu la Myra qui se souciait des autres, attentive et calme. Bien sûr, parfois son âme d'enfant l'emportait et elle redevenait un cœur insouciant. Enfin, celle qu'il avait pensé connaître. Leur rencontre avait été un bouleversement, elle avait eu lieu le jour du dix-neuvième anniversaire de Côme. Cette date avait été la fin d'une période sombre pour lui. Pendant cette période qui avait suivi le décès de son père, les jours étaient devenus pesants, pollués par des souvenirs teintés de gris. Et malgré son immense mal, Myra l'avait aidé et aimé. 2012. Fête d'anniversaire de Côme. La soirée commençait à être un peu plus festive et j'avais déjà atteint mon quota de sociabilisation. Préférant un moment calme, je me dirigeai vers la cuisine. Là, l'air s'engouffrait par la fenêtre ouverte dont les volets frottaient contre le mur jaune. C'était la maison familiale, la cuisine était donc grande même si désormais elle ne servait qu'à moi. Les cadres de photographies de famille rendaient l'atmosphère pesante, j'avais déjà pensé à les enlever mais jamais le courage ne m'était venu. Je fermai la fenêtre, hésitai puis la rouvris à nonante degrés. L'air frais de ce samedi soir permettait de se relâcher quelque peu. Ma tête commençait à me faire mal, je m'assis donc sur la chaise en bois, face à une table recouverte d'une nappe tachetée de tournesols. En cet instant, j'aurais bien voulu, moi aussi, me tourner vers le soleil mais la nuit venait d'envelopper Bellinzona. J'étais assoupi lorsqu'un placard de bois claqua contre l'un des cadres. Du coin de l'œil, je vis quelqu'un essayer d'attraper un verre mais, étant donné sa petite taille, ce n'était pas une tâche facile. Je me levai et fis face à une petite étudiante, dont le sourire gêné témoignait du fait qu'elle m'avait réveillé. Le sable qui remplissait ses yeux ne faisait pas tâche au milieu de son visage dont

les traits de rousseurs essayaient de détourner l'attention de ses cheveux qui, évidemment, attiraient vite le regard. J'essayai de voir si des fossettes complétaient le tableau mais ce ne fut que les rides de son sourire que je réussis à contempler. Ce soir, une salopette en jeans l'habillait, en plus du débardeur jauni par la décoloration du tournesol qui le décorait. À cet instant, j'avais rencontré Myra. Seulement deux ans 2913SG 3 La suite de la soirée se poursuivit comme un dimanche familial. Je retrouvais un certain réconfort tout comme un amusement dans ses mimiques et ses paroles. Elle m'expliqua sa famille qui avait migré en Suisse à la fin des années nonante pour chercher du travail. Elle venait de Toscane et y retournait chaque année. Elle me disait que là-bas les hirondelles piaillent tout le temps et que la brise emporte les effluves de lavande. Les murs jaunes réchauffent les maisons cachées par les pins et les oliviers. Les routes qui se trouvent en campagne ne sont pas goudronnées, ce n'est que la terre ocre qui délimite les champs dont s'occupent les villageois d'un autre âge. Elle vit dans une maison à l'écart d'un village qui l'a vu rire, pleurer, inspirée, joyeuse, compatissante. Là-bas, elle me disait qu'elle se sentait toujours bien et que c'était son lieu de vie préféré. Je la croyais et la crois toujours. Elle me racontait aussi sa passion pour l'art. Le fait de créer des émotions lui plaisait bien, et lui allait bien. Moi, je lui ai longtemps parlé de mon père. Un homme simple dont l'intelligence m'avait beaucoup inspiré. Je lui ai dit que j'étais fâché contre lui de m'avoir laissé seul, seul au milieu d'un monde que je ne comprenais pas tout le temps. J'avais alors 17 ans quand il est parti pour son dernier voyage, l'âge le plus douteux, le plus contraignant. Comment faire le grand pas entre sa vie de doute d'adolescent et celle de folie des adultes ? C'est à ce moment-là, je crois, qu'elle m'a pris dans ses bras. M'avait-il vraiment laissé seul ? Nos vies se sont croisées ce soir d'été, là où je m'y attendais le moins, là où elle s'y attendait le plus. Nous avons continué à nous voir, à partager. Après cette soirée, on s'est revus au cinéma. Je ne sais plus quel film on allait voir, sûrement l'un de ceux qu'elle avait choisis. Avec les semaines qui se sont avancées, nos discussions sont devenues plus intelligentes, moins factices. Mon anniversaire était en plein mois de juin, on avait donc eu quelques temps pour se chercher. A la rentrée, j'ai repris mon cursus de collégien. Je visais une école de minéralogie, alors je mettais du cœur à l'ouvrage pour mes résultats. "Moi, je crois que je préfère être là où la vie avance, tu sais. Fleuriste, c'est le truc de toute une vie", me disait-elle. Seulement après un mois de rencontres, de rires, de pleurs et de compréhension, la mère de Myra fut atteinte d'un cancer. Celui-ci était à un stade tellement avancé qu'aucun traitement n'aurait fait effet. Sa mère préférant retourner en Toscane pour y vivre une dernière fois, Myra repartit comme un courant d'air de la vie de Côme. Elle lui avait laissé seulement le frisson d'un été de tendresse. Seulement deux ans 2913SG 4 À partir de là, Côme se lança à corps perdu dans le travail. Il prit un job dans une brasserie et aida quelques étudiants. Cependant, la tête n'allait pas mieux. Pourquoi l'avait-elle si lâchement abandonné ? Elle ne lui avait laissé qu'un mot pour lui expliquer la situation, seulement un mot. Jamais ils n'avaient parlé de relations plus qu'amicales. Côme savait que les choses n'auraient pas été simples. Mais il savait aussi que même des amis tiennent l'un à l'autre. Même des amis s'écrivent pour se revoir. Là, seul le vide enveloppé d'un effluve de lavande lui répondait. Après une année de travail minutieux, Côme réussit son diplôme. Il rentra alors dans le monde des grands, ses années et souvenirs passés devenaient brume, Myra avec. Sa carapace construite, il affronta l'université, les relations sociales et amoureuses. Il se construisit lui-même, pas besoin de mille amis, ni d'une famille qu'il n'avait plus. Deux ans après son anniversaire Le jour de mes vingt-et-un ans, je m'étais assis sur un bord de terrasse. Les rayons de soleil ne réchauffaient qu'une partie de mon visage, l'autre étant cachée derrière un arbre qui remplissait le paysage jauni par la chaleur. J'étais parti quelques jours de ma petite ville pour faire un peu de route afin de me dégourdir la vue mais je devais surtout faire quelques recherches en minéralogie. Mais maintenant, j'étais assis sur cette terrasse de restaurant à la façade jaunie, les hirondelles se préparaient au départ et les tracteurs

labouraient leurs champs ocres. La tête penchée en arrière, je me mis à penser à la lettre que j'avais reçue, il y avait de cela une semaine. Myra m'avait écrit que sa maman avait terminé son dernier voyage ; quant à elle, elle débutait son deuil. J'hésitai à lui écrire, j'avais moi-même fait mon deuil, au risque de me créer une carapace mais je l'avais fait. Me risquerais-je à lui écrire, même si la douleur de son abandon se réveillerait à l'instant où j'écrirais ce message ? Qu'avais-je finalement de plus à lui apporter qu'une épaule pour pleurer ? La chaleur se fit plus angoissante, la brise habituelle s'était arrêtée, mes mains suaient, mon cerveau tournait trop vite. Ma respiration s'accéléra. Pourquoi m'attachais-je aux gens ? Je lui écrivis. Ma respiration se stabilisa, la brise releva le cerf-volant d'un enfant, la chaleur se calma mais mes mains continuaient de suer. Souffrait-elle au point de ne pas pouvoir venir me voir ? Allait-elle se relever de cette perte ? Seulement deux ans 2913SG 5 Je reçus sa réponse, je souris. J'avais donc de la route à faire, elle allait être à l'heure. La gare dégageait une énergie nouvelle, le ciel était gris cet après-midi, peu de passants se pressaient dans la gare. J'étais la seule personne qui attendait depuis aussi longtemps. Je déglutis. Je regardai ma montre puis je relevai la tête, un peu anxieux. Tout à coup, elle apparut au sommet des escaliers. Elle était absente, distraite. Ses traits étaient tirés à cause des émotions, pourtant son visage dégageait toujours un air de bienveillance. Elle était toujours petite mais elle m'avait l'air plus mature. Quelque chose avait changé en elle. Si je la regardais bien, une tristesse transformait son visage. Elle s'était arrêtée au sommet des escaliers et semblait me chercher, je lui fis un signe de la main, elle me reconnut, sourit faiblement, puis descendit. - Ça fait longtemps, n'est-ce pas ? - Peut-être mais nous n'avons sûrement pas beaucoup changé. Je me trompais en partie. J'eus l'impression de la rencontrer pour la deuxième fois. Là, nous osions nous ouvrir à l'autre, peu importe de la suite, des conséquences qui n'arrivaient jamais. Comme si les années passées devaient être recousues avec le souvenir de l'autre. Après des années d'errance dans ma quête de reconstruction, j'étais quelques instants moi-même. On installa un matelas sur mon balcon pour observer les étoiles, le ciel étant pourtant fibreux. Quand le temps se fut bien avancé dans la nuit, nous nous racontions enfin nos sentiments égarés qui avaient pu être rassemblés. L'amour, l'amitié, la tendresse avait eu, alors, peut-être un visage. Côme et Myra se retrouvèrent en cette fin d'été. Là où il s'y attendait le plus, là où elle s'y attendait le moins. Là où elle en avait le plus besoin. Mais l'amour vous noie, au risque de ne plus percevoir la réalité. Comment ne pas voir les trous noirs que forme la pensée de quelqu'un que l'on aime ? Les nuits froides de réconfort qui le manipulent ? Les insomnies qui le perturbent au point d'en laisser une trace ? Les doutes, les peines, les colères qui le murent ? Seulement deux ans 2913SG 6 Mais cela ne se voit pas. Myra réapparaissait toujours, l'amour de sa mère, la tendresse de Côme avaient toujours réussi à ôter quelques instants le voile brumeux de sa pensée. Pourtant, au printemps de l'année suivante, Myra s'enleva la vie. Elle était revenue en Toscane, prétextant à Côme un pèlerinage pour sa mère. Elle fut enterrée dans son village natal, là où les hirondelles reviennent, là où le soleil réchauffe. Côme perdit le goût des jours, non pas qu'il tombait lui aussi dans la dépression, mais il n'était plus en capacité de penser, travailler ; même parler devenait difficile. Il décida de calmer la course du travail qu'il avait commencé. Il prit une année de repos, loin de la réalité qui l'assailait, loin des gens et, presque, loin de lui-même. Mais avant de partir aussi loin, il s'investit dans un voyage pour l'Italie, non pas qu'il veuille en faire un pèlerinage, mais il voulait voir à quel point Myra avait pu apprécier ce coin de lumière. Il l'avait aimée mais elle ne s'était pas assez aimée pour l'aimer autant. De retour dans le train Mon corps se réveilla de cette absence mais moi je restais encore coincé là-bas. Le paysage par la fenêtre ne m'était plus familier, les visages avaient changé, et le train avançait plus lentement. Il me semblait être arrivé en Italie, l'accent chantant engourdisait ma tête déjà trop bouillonnante. J'avais peur de cette arrivée. D'un côté, je pensais que je pourrais rester dans le train, il continuerait sa route sans se soucier des autres. D'un autre côté, je me disais que chaque histoire à une fin, qu'elle soit belle,

triste, insignifiante, peu importe. Notre passage sur terre n'est que de courte durée. Mais pourquoi vouloir l'écourter ? Je crois que je préférerais me dire que chaque histoire a une fin. Je n'abandonnais pas Myra, je percevais simplement notre histoire d'un autre œil. Un œil observateur mais non jugeant, un œil qui se souvient et non qui s'apitoie. La mort n'est que la porte d'entrée vers un renouveau et non une présence redoutée. Le train s'arrêta. La gare était là. Mes pensées nouvelles m'accompagnaient. Je pouvais maintenant parcourir mon propre chemin en étant accompagné par le souvenir des anciens. Je descendis du train. L'odeur était sale. Les murs griffés de mots. La gare, vide, emballée dans l'humidité de l'après-pluie. Il avait plu mais aucun arc-en-ciel ne réchauffait le ciel. Seulement deux ans 2913SG 7 ciel déjà brumeux. Les trains étaient nombreux et les passants, absents. Mes pas claquaient sur les pavés ternis par les passages furtifs des hommes, des femmes, des enfants qui occupent cette terre, cette ville, ce monde. Je quittai la triste atmosphère. La vie m'y avait guidé. Peut-être avais-je découvert un autre visage de l'histoire que j'avais commencé. L'amour vrai l'avait sauvée Mais le mal l'a consumée. Et, depuis, avec ses maux Elle a douté de ses mots. Lui, n'avait jamais compris Le seul et propre mépris De son amour, l'entier De sa vie jusqu'à la fin. Leur amour avait vécu Avec leur bonheur déchu. Par elle, lui, accablés Pourtant, sans cesser d'aimer.

Le reflet

Lison Bueche

Armando était brodé au sommet de mon porte-monnaie. Tout effiloché celui-ci avait un tartan décoloré et une fermeture éclair cassée. Mais il contenait les trois livres requis pour l'entrée à la fête du collège. Un pote du club d'échec s'occupait de la caisse, un sourire triste marqua son visage lorsque il remarqua que je n'étais pas accompagné. Hier encore je l'aurais été. Malheureusement, les sentiments dérivent bien trop souvent. Je devais être un des premiers à arriver. La salle n'était pas encore rythmée par la musique : certains étudiants arrangeaient encore les lumières et nappes. Je partis vers la scène. Le collège nous avait prêté une des salles de spectacle : en retirant les gradins, on avait pu aménager une piste de danse, mais il restait la scène. De grands rideaux de velours bordeaux l'encadraient. Ils la rendaient noble, ancienne, alors que ce théâtre n'avait jamais entendu une pièce classique. Il fallait pousser la porte de la loge de tout son corps pour y entrer. C'était mon lieu, miteux mais silencieux. Plus personne ne venait se prendre pour quelqu'un d'autre. Sur scène, ils n'étaient qu'eux. La loge était grande. Les murs étaient tapissés de miroirs et, au fond, traînait un canapé. Si l'on allumait la bougie du coin du canapé, on ne voyait presque pas son reflet. J'avais maigri ces derniers mois, la porte m'y donc long à coopérer. Quand j'avançai dans la pièce, j'eus un hoquetement de peur. Quelqu'un m'observait. Il était à ma droite et semblait aussi grand que moi. Ses cheveux avaient le même noir que les miens. Cependant, son piercing au sourcil était à gauche. C'était moi. Mon reflet éclata de rire. Voilà longtemps que je voulais rire. Soudain, un autre joignit le mien. Il était plus fort et désappointé. Quand je vis le gars qui était affalé sur mon canapé avec l'air autant surpris de moi qui me voit, mon rire redoubla. La loge avait bel et bien accueilli quelqu'un d'autre.

- Je ne suis donc pas le seul qui ai trouvé cet endroit..., dit-il d'un air timide.

Mais ses yeux parlaient d'autre chose.

- Non, c'est vrai. Tu viens à la fête ?
- Non, je préfère rester ici. Il y a peut-être des gens que je n'arriverai pas à voir.
- Une personne ?

Son regard m'avait répondu. Je le laissai là, ne sachant comment agir.

La fête m'appelait. Pourtant mes yeux étaient encore perdus là-bas. J'aurais dû lui dire qu'il valait autant que les autres. J'aurais dû lui dire ce que l'on a oublié de me dire. Mes pas revinrent en arrière. La porte était toujours ouverte. Il était toujours là, dans la même position - assis, son menton tenant au bout de ses doigts-, son visage brillait. Il brillait à la lueur de la bougie.

- Tu reviens ? furent les premiers mots qu'il m'adressa.
- Oui.

Je ne voulais rien dire, tout mots m'auraient paru vains.

- Je crois qu'il faut que tu sortes d'ici car...
- Mais où aller ? me coupa-t-il.
- Suis-moi.

Lorsque j'ai eu 18 ans, ma tante m'a offert son ancienne voiture. C'était une vieille Mercedes décapotable. Je ne roulais pas souvent : la route me faisait peur. Il s'assit sur le siège passager, il

paraissait fragile dans cet espace : il aurait paru fragile dans n'importe quelle espace. Le parking de la superette était petit, il ne me restait qu'une place.

- Tu veux quelque chose ?
- Attends, je t'accompagne.

La porte était automatique. J'aurais bien voulu qu'elle soit manuelle, grinçante. J'aurais bien voulu lui tenir la porte. Il paya.

- On a pris la même chose, lui dis-je.

Il me regarda.

- Je crois

Je nous conduisis vers l'antenne. Là, on voyait toute la petite ville. On sentait l'océan et les pins éparpillés ça et là.

- Tiens.
- Merci, mais j'aimerais surtout que tu me donnes ton nom.
- Armando.
- Armando ? C'est...
- Ton prénom, me coupa-t-il en un sourire.

Ce que nous voyons

Lilli Rose Fasel

Nous croyons tous connaître les personnes qui nous sont les plus proches, nos meilleurs amis, notre famille, mais c'est faux, chacun se connaît lui-même, sait ou ne sait pas ce qu'il ressent. Les autres n'en savent rien, ils pensent savoir, mais ne savent pas. Les visages dévoilent ce qu'ils veulent. Les pensées sont dissimulées, cachées derrière l'image subtilement orchestrée. Les sourires à la place du vide, le fond de teint sur des bleus. Nous disons que nous comprenons l'autre, ses situations, comme si nous vivions à sa place, mais nous oublions que chaque face a son opposé. Des yeux, un nez, une bouche... un visage n'est qu'une illusion tout comme la beauté, et les sourires. Des larmes s'éternisent derrière les fenêtres de l'âme tel un enfant qui regarde la pluie, attendant sa fin pour sortir. Il suffit d'une étincelle pour que tout bascule. Notre ami, notre sœur, habituellement rayonnants, enfin c'est ce que nous pensions, pleurant dans nos bras et notre cœur impuissant ne peut les aider. Dire que nous comprenons est un mensonge. Car même si nous avons vécu la même chose, chacun est différent, chacun réagit différemment. Notre ami brisé qui nous brise avec lui entraînant un océan toujours plus tempétueux. La face cachée de la Lune. Un secret trop longtemps gardé tuant son gardien et massacrant les révélateurs, une rupture et un tourbillon sans fin. Nous luttons pour ne pas nous noyer, nous mangeons, nous nous privons, nous nous brûlons, nous nous frappons, nous nous mutilons, ... Un coup de poing dans un mur, peut être un deuxième, un bleu, du sang ? Mais un énorme soulagement et nous continuons malgré ça, nous cachons les blessures. Un peu d'anti-cerne, du mascara, du brillant et l'éclat naturel revient à neuf. Nous sommes envieux car, pour eux, notre vie est parfaite, mais ils ne savent pas. Alors tu vas aux toilettes, tu te regardes dans la glace, tu t'observes sous tous les angles, mais tu ne vois que des kilos en trop, le poids de la balance. Tes yeux abritent un vide infini. Ils sont sans vie. Alors vite fait, une nouvelle touche de brillance, une couche de peinture en plus et tout redevient normal. Le monde est tout rose et tout beau. Et à ce moment, quand tu te regardes dans la glace, tu te trouves beau ou belle, tu revis à ta façon. Puis la personne que tu envies physiquement entre. La lumière disparaît, tu te dis que sa vie doit être passionnante, que tout le monde est à ses pieds. Mais est-ce que tu dirais ça si tu savais qu'il ou elle se fait vomir après chaque repas, trop complexé(e) par son corps. Des yeux, un nez, une bouche. Tout le monde sait dessiner un visage, mais c'est toi qui représentes ce que tu veux sur ton papier, toi seul. Si tu ne veux pas sourire ne souris pas, ce n'est pas parce que les autres te disent de le faire que tu dois le faire.

Un papa, une maman, y a-t-il encore un peu d'amour ? Des messages découverts, une liaison surprise, enfin, s'il y en avait qu'une. Quatre ans de tromperies, de mensonges et de promesses. Quatre ans de mésententes continues et au milieu des enfants, de petites fleurs fragiles qui veulent juste que cela stoppe. Les notes chutent tandis que le stress croît, le moral est à zéro. L'absence de couleur et de soutien sont flagrants. Et là, tu te dis que tu es nul, que tu n'arriveras à rien, tu n'as plus d'envie. Tu ne progresses plus, une petite chose simple devient compliquée et nous te rappelons constamment de sourire. Le moindre échec te blesse, toujours plus profondément, tu commences à t'énerver pour rien, la colère que tu renfermes s'accumule de plus en plus, prête à exploser comme une bombe, mais tu luttas et restes fort(e), car tu ne veux faire de mal à personne. Ton sourire cache ta haine, mais tu n'es plus toi-même. Des amitiés s'éloignent jusqu'à disparaître complètement. Tu aimerais de l'aide, tu aimerais en parler, mais tu ne sais pas comment t'y prendre.

Tu crains l'abandon, le jugement, tu n'as pas assez confiance. Les psys ne servent à rien, ils n'ont aucune solution, à part te shooter aux antidépresseurs ou aux tranquillisants. Tu ne dors plus, le simple fait de fermer les yeux fait ressortir tous tes démons qui te chuchotent à l'oreille que tu n'arriveras à rien et que tu n'arrives même pas à aider les autres ni les comprendre. Tu es perdu. Tu ne veux pas mourir, mais tu ne veux pas vivre non plus, pas dans ce monde pollué où tu dois sans cesse te méfier, où ce que montre un visage n'est pas toujours le reflet de la vérité. Tu ne sors plus, tu n'as juste pas l'envie. Finalement, tu y vas quand même parce que tes amis t'ont forcé, alors tu te caches sous un masque, tu te forces à sourire, à rire. Au bout d'un moment, ça devient enfin naturel, tu bois et tu arrives à oublier tes problèmes. Mais il y a la rechute quand tu pars en "bad". Tu pleures, tu dis que tu ne sais pas pourquoi, que tu ne pleures jamais en public, mais au fond tu le sais et tu en as besoin. Tu pleures encore et encore, tu évacues ta pression, ta colère. Tes yeux deviennent rouges et bouffis, tes amis te prennent dans les bras, ils sont là pour toi. Ils disent qu'ils comprennent, mais c'est impossible. La douleur que chaque personne renferme est incompréhensible.

Le lendemain, tout le monde parle de la soirée, cependant personne ne vient te demander si ça va mieux, si tu as envie de parler, personne. Ils s'en fichent et toi aussi car tu sais que tu diras que ça va, tu n'as pas envie que quelqu'un se mêle de tes affaires.

Sur une pièce de monnaie Suisse, il y a pile et face. Les deux, à l'opposé l'une de l'autre. Sur pile, nous retrouvons la date, sa valeur de la pièce inscrite et quelques détails en plus à l'arrière-plan, et sur face, il y a une tête, un visage. En général, peu de gens reconnaissent la personne et surtout aucun être humain ne s'intéresse à cette face. Elle n'est pas importante et elle n'est pas utile, nous ne cherchons pas à savoir qui est-ce et pourquoi ce visage est là. La vie, c'est la même chose. L'Homme est tellement égocentrique, il met ses problèmes au centre comme s'il était le seul à en avoir. Il ne cherche pas à comprendre réellement les autres, il ne perçoit de la personne en face, que ce qu'elle décide de montrer, la façade, l'image qu'elle veut donner. Des yeux, un nez, une bouche, n'est qu'un visage parmi des milliards d'autres, ils sont tous semblables. En revanche, notre réflexion, notre ressenti et nos émotions sont uniques. Notre capacité à faire face aux aléas de la vie nous est propre. Jamais nous n'arriverons à comprendre une personne, sur ce qu'elle endure si nous ne l'écoutons pas attentivement et sans jugement. Les larmes sont invisibles sous la pluie tout comme elles sont invisibles derrière les sourires. La face cachée de la Lune n'est jamais éclairée, elle erre dans l'obscurité depuis son apparition. Nous admirons que ce que nous voyons d'elle.

Puis le soleil renaît. Il chasse l'obscurité pour y installer sa chaleur. Les rires véritables, la joie de vivre, l'énergie débordante, ... Il remplace tes démons par de petits anges. Tes problèmes cessent. Tu te sens enfin libre, la pression redescend, et la colère s'estompe. Ton sourire évaporé, remplacé par de multiples copies, se dessine à nouveau. Les sentiments de sécurité et de confiance en soi perdus, réapparaissent doucement. L'équilibre, la concentration, l'assurance, la légèreté. Tu te sens à nouveau bien. Mais pour combien de temps...

Sous L'eau

Lilli Rose Fasel

A l'horizon, un dégradé flamboyant annonçait le début des vacances d'été. Pieds nus dans le sable fin, l'air salé dans mes cheveux je contemplais l'étendue azur. Les vagues remuaient calmement déposant l'écume blanche à chaque va-et-vient. Du haut de la petite colline, mon frère m'appela troublant le silence. La tempête de cette nuit avait fait des ravages.

Arrivée à la maison, maman et Jacke sanglotaient. Ce matin, le Royal Stars s'était échoué à 20km au sud de notre île voisine, mais notre père n'y était pas. Je n'avais plus les mots. Il savait qu'il y aurait une tempête, mais il était quand même parti. Cela faisait dix ans, qu'il cherchait une épave, celle qui appartenait à son arrière-grand-père et il était presque devenu fou, mais hier, il a pris ses cartes et il est parti sans dire au revoir.

Furieuse, je suis rentrée dans son bureau le mettant sans-dessus dessous, je cherchais où il pouvait être, s'il avait oublié une carte et où elles menaient. Toute la journée, je continuais, même Jacke était venu m'aider. Jusqu'à ce qu'on trouve... Notre père ne cherchait pas une vulgaire épave, il était en quête du trésor perdu de notre famille. La légende racontait qu'il était dans le bateau, mais lorsque qu'il s'était fait attaquer, juste avant le naufrage, des membres de l'équipage l'ont pris et sont partis le cacher dans une grotte sous-marine. Malgré cela, après l'avoir déposé, ils se sont fait prendre au piège par les eaux et n'ont jamais pu ressortir vivant de la grotte. Sur le bureau central, il restait une seule carte, père avait marqué d'une croix l'épave et d'un cercle l'endroit qu'il pensait être la grotte. Jacke et moi échangeâmes un regard. Nous avions la même idée, nous allions retrouver notre père et le trésor de notre famille. Maman n'était pas d'accord du tout mais après maints arguments, elle n'eut d'autre choix que d'accepter. Elle allait rester à la maison avec notre petite sœur tandis que Jacke et moi partions en mer.

Nous prîmes notre deuxième bateau, plus petit, mais plus rapide que le Royal Stars. Le parcours n'était pas très long, mais il fallait faire attention aux petits rochers qu'on ne pouvait voir et au changement de courant. Jacke n'avait pas peur du haut de ses 13 ans, il était confiant, il voulait trouver notre père, mais s'il tenait vraiment à venir c'était pour l'or, les tonnes d'or. Nous enclenchâmes le moteur, enregistrâmes la carte sur le GPS et c'était parti. Le décor défilait rapidement et le soleil tapait. L'eau était calme, les vagues presque inexistantes et à travers on pouvait distinguer une faune aux multiples couleurs tandis qu'un peu plus loin, quelques dauphins jouaient entre eux.

Arrivés à l'endroit indiqué, nous enfilâmes nos bonbonnes et disparûmes sous la surface. A la recherche d'une grotte sous-marine, nous explorâmes les fonds. Le temps passait mais rien. Nous n'avons rien trouvé et une question me restait en tête : Pourquoi était-il parti un jour tempétueux ? Je regardais attentivement les alentours. Les rochers qui dépassaient, il y en avait des petits, mais certains pouvaient abriter des grottes. Puis, je compris. Nous retournâmes sous l'eau et je me dirigeai vers le plus gros rocher, je fis signe à mon petit frère et nous le scrutâmes de plus près. A un peu moins de deux mètres sous la surface, nous remarquâmes que la roche était friable. Jacke alla chercher un gros coquillage au fond et il commença à gratter la zone friable. Après quelques minutes, d'acharnement, des bulles sortirent. Je pris un autre coquillage et aida mon frère. Au bout d'un moment, la partie s'effondra et forma un passage. Nos bonbonnes étaient trop grosses pour que l'on passe avec. Nous remontâmes sur notre Foiler, retirâmes le plus de matériel possible de nous, puis je réussis à convaincre mon frère de rester et d'appeler des secours si je ne revenais pas

d'ici quinze minutes. Je plongeai, me faufilai dans l'espace étroit et regagna la surface. Père n'y était pas à mon grand désespoir, mais quand mes yeux se firent heurter par un étincelant éclat de lumière, on avait réussi. Je me dirigeai vers le point lumineux et creusa légèrement pour déterrer le métal. On avait réussi, on avait trouvé le trésor perdu. Je pris la pièce et retourna vers mon frère.

A la vue de l'or, il était ébahi. Quand nous rentrâmes, le soleil commençait à se coucher sur l'horizons et l'océan s'agitait de plus en plus. Je pris Jacke dans les bras nous étions fiers. Demain, nous retournerions dans la grotte avec des outils pour creuser plus profond et complètement déterrer l'or retrouvé. Notre père était sûrement mort, mais nous ne perdions pas espoir de le revoir vivant.

Descente

Hassan Ahmed

J'étais enfin arrivé au sous-sol,

J'avais enfin fini de parcourir cette spirale infernale, Infinie.

Je lance un regard sur la porte,

pour me rassurer que,

je n'étais en plein délire et que,

la longueur de cette descente m'avait pas dérobée de
ma raison.

Je tourne la poignée d'un geste minutieux,

comme pour savourer ma victoire.

La porte s'ouvre, et

mon corps
s'avance
comme par
automatisme.

Il
était
visiblement
aussi
impatient
que moi.

Ce
que j'ai un
ensuite, m'a
donné envie
de mettre fin
à mes jours.

Des escaliers, pourquoi ?

L'éclipse

Hassan Ahmed

J'étais inconscient, j'étais Dieu. Mon décret divin a décidé que ma femme devait mourir. Mon omniscience justifie toutes mes actions. C'était un dimanche soir. J'ai planté un couteau dans le matelas, le passant à travers elle. J'ai répété cette action une cinquantaine de fois. Je me suis couché dans le sang. Les quarante premières minutes étaient désagréables.

Je me suis réveillé du bon côté du lit ce matin. Le ciel était couronné par la lumière naissante d'un soleil au zénith. L'amour de ma vie m'a préparé un petit déjeuner absolument divin avant de partir au bureau. Je me suis installé dans mon humble atelier, puis je suis allé regarder mes courriels. Et je fus frappé d'une foudre d'ivresse. Un éditeur a accepté de publier mon premier roman. Un courrier attendu depuis au moins une vingtaine d'années. La vie était belle, bien trop belle. Si bien que j'ai commencé à me demander si une entité quelconque ne s'amusait pas à me faire prendre les ecchymoses pour des suçons.

À vrai dire, c'était l'explication la plus probable. Le rasoir d'Ockham le démontre. C'est-à-dire qu'il serait improbable, voire impossible qu'un objet aussi défectueux que "moi" ait pu, dans un premier temps, écrire un livre et le publier. Puis, encore plus absurde, se faire aimer par une femme.

Pour ces révélations, je remercie mon enfance. Seule reconnaissance que je lui accorde, elle a su me préparer aux illusions terrestres sur lesquelles l'on arrive par malchance. Plus j'avais avancé, plus le ciel s'obscurcissait. Le soleil n'allait jamais revenir. Le demiurge pensait m'avoir dupé. Mais j'ai vu à travers son jeu, on ne me la fait plus à moi. J'ai décidé d'entreprendre une action qui le plongera dans les plus bas tréfonds de l'humiliation. Je vais lui démontrer que ses pauvres illusions ne m'affectent nullement, en détruisant l'objet auquel il me suppose être le plus attaché.

Fatae

Lucie Marcel

La nuit est tombée.

Quelques étoiles scintillantes constellent le ciel d'un noir d'encre, cachées en partie par les hautes branches des bois. Les bourrasques glacées serpentent entre les arbres de la forêt avant de s'arrêter devant une chaumière reculée. Seule la faible lueur des bougies éclaire la maisonnée. L'éclat vacillant des flammes illumine faiblement la pièce principale, la lumière transparaissant à peine à travers les fenêtres entrouvertes. L'air hivernal s'engouffre dans la maisonnette, et malgré sa caresse glaciale, les flammes vacillent mais ne meurent pas. Les effluves boisés de la forêt envahissent la chaumière, se mêlant aux fragrances de feu de bois et de lavande.

A l'intérieur, assise sur un tabouret, vêtue d'une longue robe bleue, une jeune femme aux cheveux aussi noirs que la nuit chantonne à voix basse. Elle porte sur sa tête une couronne formée de sept étoiles étincelantes, et file la laine à l'aide d'une quenouille, s'attelant à la tâche avec entrain.

A ses côtés, sa robe blanche parsemée d'étoiles et surmontée d'un drap rose, une femme brode tranquillement à l'aide du fil fabriqué par sa sœur. Elle ne chantonne pas, ne parle pas, et se contente de tisser d'un visage impassible.

La tapisserie est indéniablement majestueuse, un chef d'œuvre où s'entremêlent des fils colorés, des histoires uniques. En haut à droite, une des nombreuses scènes de l'ouvrage représente une forêt et ses couleurs chaudes caractéristiques du début de l'automne. La caresse du vent d'octobre fait frémir les branchages des arbres. Une simple feuille, rouge orangée, se détache de sa branche et commence doucement à tomber. Elle ondule dans les airs, défiant la gravité, luttant contre son inévitable fatalité. Cette feuille finira par toucher le sol, et sa vie s'arrêtera aussi vite qu'elle a commencé. Malgré toute sa volonté, elle finit par s'échouer sur la terre, loin de l'arbre qui l'a vue naître et grandir.

— J'ai besoin d'un fil doré, Clo, déclare la tisserande d'un ton sec.

La fileuse ne paraît pas se formaliser du manque de douceur de sa sœur. Elle continue à chanter sa berceuse, tout en préparant un nouveau fil.

La tisserande fait claquer sa langue contre son palais, irritée par la lenteur de sa sœur.

— Patience, Lac, murmure Clo d'une voix cristalline en percevant l'impatience de sa comparse. Chaque fil est unique. Chacun d'entre eux nécessite une attention toute particulière.

La tisserande lève les yeux au ciel, sans répliquer quoi que ce soit. Quelques secondes plus tard, la fileuse lui tend un cordon lumineux, à peine plus épais qu'un cheveu.

— Quelle histoire t'apprêtes-tu à raconter, cette fois ? s'enquiert Clo d'une voix douce.

— Le schéma habituel, répond simplement Lac.

Celle-ci se remet à l'ouvrage. Elle intègre le fil à sa tapisserie, prête à tisser une énième destinée.

Loin, très loin de cette chaumière et de ses mystères, les cris d'un nourrisson fendent l'air pour la première fois. Un homme fait les cent pas dans le couloir, ses mains farfouillant nerveusement dans ses cheveux blonds. Lorsqu'un infirmier vient le chercher, il n'attend pas une seconde avant de se précipiter dans la pièce. Allongée sur un lit, de profonds cernes sous ses yeux fatigués, ses cheveux collés à son front par sa transpiration, une femme tient dans ses bras un petit être emmitoufflé dans une couverture. L'homme s'approche lentement de la couche, et fixe avec émerveillement le bébé endormi. De petits cheveux clairs couvrent le sommet de sa tête, ses joues pleines sont rougies, son petit nez pâle recourbé, sa bouche rose entrouverte, tandis qu'il serre dans son minuscule poing l'index de sa maman. L'homme se penche au-dessus du bébé, et dépose un tendre baiser sur son front.

— Bienvenue dans ce monde, Lou, murmure-t-il.

Clo cesse de chantonner et tourne son regard énigmatique vers sa sœur.

— Ton histoire commence bien cette fois, remarque-t-elle.

Lac plisse son nez, et pousse un faible grognement.

— Ce n'est que le début.

— Et pourquoi ça ne pourrait pas continuer ? Je ne comprends pas pourquoi tu ne tisses jamais une seule fin heureuse !

La tisserande tourne brusquement la tête vers sa sœur, des flammes dansant dans ses iris.

— Parce que ça ne marche pas comme ça, Clo, crache-t-elle.

Vexée, Clo se tourne vers son rouet et recommence à chantonner un brin plus fort. Levant les yeux au ciel, et poussant un soupir d'irritation, Lac se remet à tisser.

Loin de ces deux femmes énigmatiques, Lou a grandi. La petite fille aux bouclettes dorées rit aux éclats, ses iris azur pétillant de joie. Elle tient dans ses petites mains potelées un panda en peluche, et fixe de son regard ravi le visage fier de ses parents.

— Bravo, ma belle, se réjouit sa maman. Tu peux poser ton doudou et recommencer ?

Hochant gaiement la tête, l'enfant dépose sa peluche au sol, et se remet à marcher toute seule dans le salon, sous les yeux émerveillés de sa maman et de son papa.

Le temps passe. Lou ne se trouve plus en sécurité dans une maison, sous le regard adorateur de ses parents. Malgré ses pleurs et ses cris, sa mère l'a lâchement abandonnée à la merci d'enfants surexcités, et d'une dame qui répond au nom de « maîtresse ». Contre toute attente, Lou a passé son premier jour d'école sans encombre. Elle s'est liée d'amitié avec Livia et Amélie, et trouve même le petit Diego à son goût, avec ses bonnes joues, ses cheveux brun foncé, et ses grands yeux chocolat.

Les années se suivent, s'enchaînent. Lou perd des amis, puis elle s'en refait d'autres. Elle apprend à perdre et à gagner. Elle fait des bêtises, se fait punir, puis ne recommence jamais. Elle développe des passions, arrive à faire du vélo sans petites roues, construit des châteaux de sable lors de ses

vacances à la mer, apprend à skier et à grimper. Chaque année, en ramenant son bulletin à la maison, Lou frétille d'impatience. Elle sait qu'elle est une bonne élève, et elle ne se lasse pas des compliments de ses parents. A sept ans, les passions de Lou se résument en cinq choses : l'école, la lecture, les pâtisseries, les copines et les dessins animés.

Dans la chaumière, l'ébauche d'un sourire se forme sur les lèvres de Clo.

— Cette petite fille a tout pour être comblée, murmure-t-elle.

Lac ne répond pas. A la place, elle tend la main vers sa sœur et lâche :

— J'ai besoin d'un fil argenté.

Clo cligne des paupières. Une fois. Deux fois. Puis, elle réalise.

— Non ! souffle-t-elle. Pas encore !

— Ne fais pas l'enfant, Clo, la réprimande Lac.

— C'est encore une petite fille ! Pourquoi tiens-tu tant à...

— Ça suffit, l'interrompt la tisserande d'une voix calme mais forte. Je ne t'ai pas demandé ton avis. Contentée-toi de me remettre ce fil.

Pestant dans sa barbe inexistante, Clo, se tourne vers son rouet et exécute la demande de sa sœur.

Assise à table, ses cheveux blonds délicatement tressés, Lou souffle avec enthousiasme sur les dix bougies présentées sur son gâteau. Heureuse de passer ce cap, la petite fille ne se doute pas encore que son enfance dorée s'apprête à prendre une tournure plus sombre.

Dans la même année, Lou change de classe. Ses nouveaux camarades ne l'aiment pas, et le lui font remarquer. Ils critiquent ses taches de rousseur, que Lou trouvait jusqu'alors si jolies. Ils se moquent de son poids, la trouvant trop enrobée, mais ce n'est pas sa faute si elle aime tant les gâteaux. Ils l'insultent parce qu'elle a de meilleures notes que tous les autres, et que c'est forcément parce qu'elle est la « chouchou » du prof. Lou se retrouve isolée. Ils la rabaissent, parce qu'elle n'a pas de téléphone portable, ni les réseaux sociaux. Elle n'a plus d'amis. Même Livia l'a abandonnée un an plus tôt, lui préférant une autre camarade. Lou se retrouve seule. Très vite, chaque jour d'école devient un vrai supplice. Elle ne veut plus se lever le matin. Pourquoi se réveiller, pourquoi aller à l'école si c'est pour se faire rejeter ? Pourquoi y aller, si c'est pour se faire insulter ? Alors Lou essaie d'oublier. Elle essaie d'oublier que chaque mot méchant produit l'effet d'un coup de poignard. Elle essaie d'oublier les regards haineux qui attristent son petit cœur. Elle essaie d'oublier que la solitude est une douleur atroce. Une douleur affreuse qui achève chaque jour un peu plus sa victime, jusqu'à ce que le cœur de celle-ci se retrouve en miettes. Mais ce n'est pas grave, songe Lou, un jour, je trouverai des gens qui m'aiment comme je suis.

Les années passent. Les connaissances s'enchaînent. Les amis arrivent, repartent. Ils ne restent pas. Jamais.

La petite fille isolée devient une adolescente. Elle reçoit un téléphone, enfin ! Sur les réseaux sociaux, en parcourant des heures durant son fil d'actualité, elle oublie presque qu'elle est seule. Elle admire la vie d'inconnus, espère qu'un jour, la sienne sera aussi passionnante que la leur.

Clo renifle bruyamment, mécontente.

— Occupe-toi de tes oignons, la rembarre aussitôt Lac.

Les années défilent au rythme des saisons. Et alors que Lou entre à l'université, se trouve des amis, s'apprête à entamer une vie meilleure, le fil de sa vie s'obscurcit à nouveau.

Les larmes se sont taries. Pourtant, Lou pensait ne jamais pouvoir cesser de pleurer. Alors que le cercueil descend lentement dans les entrailles de la terre, elle regrette. Elle regrette de ne pas avoir profité de chaque moment avec lui comme si c'était le dernier. Elle regrette d'avoir été en colère contre lui, au lieu de lui montrer chaque jour combien elle l'aimait. Elle regrette d'avoir levé les yeux au ciel face à ses plaisanteries, au lieu d'avoir ri de bon cœur avec lui. Elle regrette que son temps avec lui soit écoulé. Laissant échapper un sanglot, Lou se laisse aller dans les bras frêles de sa mère.

— Adieu, papa, souffle-t-elle d'une voix brisée.

Quelqu'un se mouche dans la chaumière, et le bruit emplit tellement la pièce que Lac s'exaspère.

— Tu as fini, Clo ? soupire-t-elle.

— C'est trop triste, hoquète Clo d'une petite voix, tu es cruelle !

— Si tu as une réclamation à faire, ce n'est pas à moi qu'il faut t'adresser, rétorque Lac.

Après des années de labeur, Lou décroche enfin le barreau. Elle se voue corps et âme à son travail. Chaque jour au bureau, elle lance un regard énamouré vers son collègue, Baptiste. Lou doit bien avouer que celui-ci lui plaît beaucoup. Il est intelligent, mignon, et semble incroyablement gentil. Les deux flirtent timidement des mois durant, avant de confesser leurs sentiments. Lou entame sa première relation sérieuse, et elle semble sûre que rien ne peut venir perturber son bonheur.

Ils se marient trois ans plus tard, sous les applaudissements de leurs proches. Malgré la fête, les rires, et l'amour de sa famille, Lou ne peut empêcher son cœur de se serrer douloureusement. Il aurait dû être là pour la mener vers l'autel. Il aurait dû être là pour la tenir dans ses bras et danser avec elle.

La perte de son père ne fut que la première d'une longue série. Un à un, ses proches s'en sont allés, emportant avec eux une partie de son cœur brisé. Mais elle n'aurait jamais cru que la perte de quelqu'un qu'elle n'a jamais connu serait aussi éprouvante. Lou se souvient très bien de la détresse qu'elle a ressentie lorsqu'elle s'est réveillée au milieu de la nuit, le ventre tordu par des crampes et une douleur intense. Les saignements ont continué de longues minutes et, arrivée à l'hôpital, les médecins n'ont rien pu faire pour sauver son enfant.

— Tu es..., commence Clo.

— Epargne-moi tes commentaires, la coupe Lac.

Baptiste et Lou ont réessayé. Plusieurs fois. Six grossesses différentes se sont soldées de la même manière. Ils n'ont jamais rencontré leurs bébés.

Voilà, c'est trop tard. Le délai est écoulé.

Recroquevillée dans son lit, les larmes dévalant ses joues, Lou pleure la maternité qu'elle n'a jamais connue, et qu'elle n'aura plus jamais l'occasion de vivre.

Lorsque l'âge de la retraite arrive, Lou et Baptiste décident de partir en voyage. Ils font le tour du monde, et visitent toutes les merveilles dont regorge la planète. De l'Égypte à la Grèce, de la Chine au Japon, du Grand Canyon aux forêts tropicales verdoyantes, le couple pose leurs regards émerveillés sur la beauté des paysages et des créations humaines.

— C'est ça, marmonne Clo entre ses dents serrées, rattrape-toi.

— Je t'ai entendue, déclare Lac d'une voix neutre.

Soutenue par sa canne, une vieille femme au dos recourbé traverse la route. Des mèches de cheveux blancs s'échappent de son voile, tandis qu'elle s'approche d'un immeuble. Pénétrant dans la cour intérieure, elle adresse un faible sourire au concierge. Son visage blafard est marqué par de profondes rides et des taches de vieillesse. Ses yeux, autrefois si clairs et pétillants, semblent grisâtres, recouverts d'un voile opaque.

— Bonsoir Madame, la salue le concierge.

— Bonne nuit Elliot, répond celle-ci d'une voix faible.

— Vous avez passé une bonne journée ? s'enquiert l'homme.

La vieille dame hoche la tête.

— Je suis fatiguée, déclare-t-elle doucement.

— Passez une agréable nuit alors.

— Merci. A demain matin, Elliot.

La dame rentre dans son appartement. Lentement, elle dépose son sac sur une chaise, retire ses vêtements noirs, couleur qu'elle arbore tous les jours depuis la mort de son mari, enfle une chemise de nuit, et se glisse dans son lit.

Lorsqu'au petit matin, Elliot ne voit pas la vieille dame sortir de l'immeuble à l'heure habituelle, il commence à s'inquiéter. Il jette un coup d'œil à sa montre. La vieille femme devrait être descendue depuis plus d'une heure. Il se dépêche d'aller frapper à la porte de son logement. Aucune réponse.

— Madame, crie-t-il, vous êtes là ?

Ne percevant aucun bruit de l'autre côté de la cloison, le concierge se munit du double des clés et ouvre la porte. Le salon et la salle à manger sont vides. Doucement, Elliot se dirige vers la chambre. Il frappe.

— Madame ?

Seul le silence lui répond.

Il abaisse lentement la poignée et entre dans la pièce faiblement éclairée. Quelques rayons du soleil percent à travers les rideaux, illuminant la poussière en suspension dans l'air. Elliot appuie sur l'interrupteur, afin de mieux y voir. La vieille dame est allongée sur le lit, le visage calme et reposé. Ses yeux sont fermés, et elle semble plongée dans un sommeil profond, relaxant et agréable. Ses lèvres blanches sont retroussées en un mince sourire. Elle paraît heureuse, détendue. Mais Elliot sait qu'elle ne dort pas. Son buste ne se soulève plus. La vieille dame n'ouvrira plus jamais les yeux sur le ciel clair du matin, elle n'entendra plus les oiseaux chanter. Hier soir, la vieille femme s'est endormie pour ne jamais se réveiller.

Le concierge sort le téléphone de sa poche pour appeler les pompiers. En quittant la chambre, il lance un dernier regard derrière lui et murmure :

— Adieu, Louise.

Les cris d'une dispute brisent le silence des bois. Ceux-ci proviennent de la chaumière.

— Tu es horrible, Lac !

— Tu es une petite nature, Clo !

— Je ne comprends pas comment tu peux avoir un tel cœur de pierre !

— Ce n'est pas moi qui...

— Taisez-vous, ordonne une voix sèche.

Aussitôt, les deux femmes se taisent.

Assise près de ses sœurs, son visage ridé plissé en une expression sévère et vêtue d'une robe grise à l'allure austère, Atropos tient dans sa main rachitique un ciseau.

— Clotho, commence la vieille femme, tu es fatigante avec tes états d'âmes. Et toi, Lachésis, tu es exaspérante à te justifier constamment.

Les deux femmes baissent la tête, honteuses.

— Nous n'avons pas été créées pour être gentilles avec les mortels. Nous existons afin d'être les maîtresses de leurs destinées. Vous êtes épuisantes à vous disputer tout le temps. Les humains ne méritent même pas de telles considérations. Clotho, je comprends que tu tiennes à eux. Après tout, tu fabriques le fil de leurs vies, leurs existences commencent dès lors que tu en as décidé. Lachésis, toi, tu tisses leurs destins. Ce ne doit pas être facile de prendre des décisions pour toute l'humanité. Mais n'oubliez jamais, que de nous trois, je suis celle avec le plus de responsabilités. C'est pour cela que je suis la plus impitoyable. Pourquoi croyez-vous que les mortels me craignent tant ? Pourquoi

me surnomment-ils l'inévitable depuis la nuit des temps ? C'est simple. Dès lors que je le décide, dès lors que je le désire, je peux rompre de ma main le fil de leur vie.

La Parque t'a tuée, et cendres tu reposes

Sur la mort de Marie, « Comme on voit sur la branche », Pierre de Ronsard

Le pouvoir des mots

Lucie Marcel

Tu sais, je ne sais pas toujours comment trouver les mots.

Les mots me font peur. Ils me terrifient.

Ils se bousculent dans ma tête, se précipitent au bord de mes lèvres et se déversent sans retour.

Ils franchissent la barrière de ma langue, la limite implicitement imposée.

Les mots me font peur. Ils me paralysent.

Je bafouille. Je bredouille. J'oublie ce que me soufflaient mes pensées.

Ecrire, c'est plus rassurant. Lorsque l'on écrit, on a le contrôle. On peut réfléchir, prendre son temps, raturer les mots, les effacer, les réécrire, les reformuler.

Les mots me font peur. Dans la bouche des grands orateurs.

Ils les maîtrisent. Ils les manipulent. Ils les martyrisent.

Et la foule assoiffée s'abreuve de leurs paroles.

Oui, les mots me font peur. Ils sont volatiles.

On les utilise sans vraiment les comprendre.

Les mots sont faits pour communiquer. Pourtant, rares sont ceux qui savent bien les utiliser. Rares sont ceux qui savent bien les appréhender. Et souvent, bien que nous parlions la même langue, nous ne nous comprenons pas.

Les mots me font peur. Ils ne sont pas fidèles.

Ils ne rendent pas justice à nos pensées, tout comme ils ne sont pas gage de sincérité.

Les mots me font mal. Ils me blessent.

Ils peuvent prendre la forme d'une flèche, d'un poignard, d'un coup de poing ou d'un fusil. Ils peuvent pénétrer dans la chair et creuser un trou béant dans la poitrine.

Les mots sont terrifiants, blessants, infidèles, manipulables et pourtant...pourtant tout le monde continue de les utiliser.

Alors que les plus belles choses se passent de mots.

Alors qu'un regard vaut des milliers de déclaration, alors qu'un sourire exprime cent fois mieux la joie, alors qu'une étreinte apaise des dizaines de tourments.

Tu sais, je ne comprends pas toujours les mots.

Sauf lorsqu'ils sont devant moi, couchés sur le papier.

Le club en photos

Le club d'écriture, c'est aussi des sorties (à la MEEL, au salon du livre, à la piscine...), des dizaines de livres achetés, des pique-niques improvisés, des goûters, des crêpes party, des rires, du soutien, et des amitiés créées !





Le club en citations

Avis sur le club :

« Alors que je commençais ma quatrième, j'entends parler d'une nouvelle activité parascolaire : le club d'écriture. Aimant bien écrire personnellement mais ne trouvant pas la motivation de m'y consacrer autant que je le voudrais, j'ai sauté sur l'occasion que m'offrait ce club. Et ce fut une expérience fabuleuse, même si on n'a pas vraiment écrit des masses... On a passé des heures à parler au lieu d'écrire, à manger au lieu d'écrire mais au final on a écrit des souvenirs inoubliables. Pour le peu de textes que l'on a écrit, le relire nous ramène les rires et les discussions qui lui ont donné naissance. Alors qu'attendez-vous pour rejoindre le club ? » (Raphaël)

PS : C'est un menteur, ce recueil prouve qu'on a écrit !

« Rien à rajouter. Tout est parfait. » (Lilli)

Petits backstages pour les intimes :

- Petit guide touristique de Snowflakes City : la patinoire est un *must* !
- Secret du club : notre opération dragon-jaune.
- On a hâte de voir la pièce du club jouée au Martholet !
- Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?